

Gaston CALMETTE  
Directeur-Gérant

RÉDACTION DU SUPPLÉMENT  
Francis CHEVASSU

RÉDACTION ET ADMINISTRATION  
Paris, 26, rue Dronot (9<sup>e</sup>), Paris

## Sommaire

FERNAND PAYEN.....	M <sup>e</sup> Poincaré
RAYMOND POINCARÉ.....	Vie et métier
SONIA.....	Petits cahiers
CARLOS NOËL.....	d'une étrangère
NICOLE.....	La bourgeoisie française
JULIEN DE NARFON.....	et l'œuvre de M. Alfred Capus
ANDRÉ CORTHIS.....	Le plaisir de se déguiser
ANDRÉ BEAUMIER.....	L'exclusive
JEANNE DE FLANDREY.....	Au pays du Greco
G. LABADIE-LAGRAVE.....	A travers les Revues
CHEVALIER DE CUSSEY.....	Le tombeau de Mireille aux Saintes-Maries-de-la-Mer
	Les Méfaits des tiges
	Lectures étrangères
	« Souvenirs des Cent Jours et de la Restauration »
	Le livre du jour

## Page Musicale

FÉLIX FOURDRAIN..... La Glaneuse

## M<sup>e</sup> Poincaré

Lorsqu'il avait vingt-trois ans — il n'y a pas beaucoup plus de vingt-trois ans de cela — Raymond Poincaré, premier secrétaire de la Conférence des avocats, dut prononcer devant ses confrères rassemblés l'éloge d'un « ancien ». Il choisit pour modèle Dufaure, en son vivant membre de l'Académie française, bâtonnier de l'Ordre, et premier ministre. Admirez ce sûr instinct.

La politique, pourtant, ne le séduisait pas : du moins, il le disait. Il n'a si souvent répété depuis, et pas seulement au Palais, qu'il est difficile de ne pas le croire, — mais certains qui se figurent le connaître gardent des doutes. Il parlait l'an dernier « des gens qui font de la politique sans l'aimer et s'aperçoivent qu'ils l'aimaient lorsqu'ils n'en font plus ». Pour une fois qu'il n'est pas coutume, n'aurait-il pas, ce jour-là, parlé de lui-même ?

La question, d'ailleurs, est assez vaine. Ce qui est sûr, et qui l'est importé, c'est que le nouvel académicien sera un jour bâtonnier de l'Ordre et qu'il sera aussi président du Conseil. Ce serait peu de dire qu'il y est destiné. Il y était, par tous ses dons naturels, prédestiné. Et, dans les deux rôles, il sera parfait.

Ce sont, au surplus, deux rôles écrits pour les mêmes voix.

Il y a longtemps que la poudre du greffe n'engendre plus de poètes, mais il s'y développe, comme on sait, des quantités de parlementaires : le Palais de Justice est devenu le Conservatoire de ce Grand-Opéra qu'est le Palais Bourbon.

L'acoustique n'est peut-être pas la même dans les deux bâtiments, mais il faut, pour réussir dans l'un ou dans l'autre, s'être exercé au même solfège. Inutile de s'indigner : il en sera ainsi de plus en plus, puisque le Droit et la politique, chaque jour plus éloignés des froids sommets de la théorie, se rencontrent et fraternisent à chaque pas sur ce légendaire « terrain des affaires », où tout finit, en France, par des procès et des projets de lois.

Un avocat occupé, devenu député laborieux, ne fait plus, en somme, que changer de dossiers.

La multiplicité des dossiers n'effraie pas M<sup>e</sup> Poincaré. Il a une souplesse d'esprit et une puissance de travail prodigieuses. Et c'est par là, d'abord, qu'il se fit remarquer à la Chambre lorsqu'à l'âge de vingt-six ans il y entra, sans cesse d'ailleurs, puisqu'il ne faut pas l'oublier la proie pour l'ombre, de travail acharné au Palais comme secrétaire de M<sup>e</sup> du Buit.

Il s'occupa surtout des questions financières : simple coquette. Ne sont-ce pas les questions les plus ardues et les moins connues ? Ah ! ce ne fut pas long ! Au bout d'un an ou deux, Raymond Poincaré les connaissait jusque dans leurs moindres détails ; il discutait comme un vieux routier l'ouverture et l'annulation des crédits, l'incorporation des budgets extraordinaires et l'unité du budget, les règles de la comptabilité publique et quelques autres séduisantes questions du même genre. Bientôt les spécialistes les plus qualifiés furent devant lui comme s'ils n'étaient pas. Il critiquait (d'ailleurs M. Camille Pelletan. Il « collait » à tout coup M. de Soubeyran. Il retournait, en se jouant, les plus savantes objections de M. Léon Say... M. Rouvier, lui-même, n'en revenait pas. Quant à la Chambre, elle l'accueillait pour ses débuts par une « double salve d'applaudissements » et des « braves prolongés » sur un grand nombre de bancs.

A trente-trois ans, il est ministre et se résigne alors, alors seulement, à ne plus préparer de dossiers pour M<sup>e</sup> du Buit. « Ministre ? Ce n'est pas une position pour un jeune homme », disait sa prudente mère. Mais elle le méconnaissait. Il avait modestement refusé le portefeuille des finances, trop lourd pour ses jeunes épaules, mais c'était encore une coquette. A peine fut-il installé à l'Instruction publique, on vit que le budget n'était qu'une des cordes de son arc et de sa lyre.

Le voilà qui banquette, qui préside, qui inaugure et qui discourt sans relâche, sous toutes les formes, sur tous les

sujets. Le 12 juin 1893, sur l'œuvre d'Arago ; le 18 juin, à Château-Thierry, sur la Fontaine ; le 29, à l'Ecole normale supérieure, sur Fustel de Coulanges ; le 1<sup>er</sup> juillet (toujours en 1893), au Salon des Artistes français, sur l'Art et la Liberté ; le 17, sur l'éducation des jeunes filles ; le 29, sur les arts décoratifs, le 31, à la distribution des prix du Concours général, sur l'enseignement classique et le patriotisme ; le 4 août, au Conservatoire, sur la musique et la déclamation... sans préjudice naturellement de quelques discussions par-ci par-là à la Chambre et au Sénat.

Cette fécondité est peut-être un attribut de la fonction, quelque chose comme une grâce d'Etat que tout ministre emporte de l'Elysée avec l'investiture présidentielle... Mais il faut lire les discours de ce ministre-ci. Toujours et partout — voilà le fin, voilà le rare — il parle sans « pathos » et sans banalités, avec à-propos, avec intelligence, avec compétence.

Eh ! oui... avec une véritable compétence ! Pourquoi pas ? Ce serait peu de dire qu'il a des clartés de tout. Sa pensée est un phare puissant, qu'il peut projeter sans fatigue sur les objets les plus divers. Chacun d'eux tour à tour est illuminé sur toutes ses faces, dans tous ses coins et recoins et jusqu'en sa profondeur.

Tout ce qui peut s'apprendre avec la mémoire et se comprendre avec la raison est de son domaine. Il comprend tout, tout de suite, et il le retient tout.

Déjà, après cela, vous auriez deviné, si vous ne le saviez, que cet homme si intelligent n'aime point, en politique, les systèmes absolus.

La politique est pour lui une science expérimentale. Elle doit procéder prudemment, par tâtonnements, par expériences successives. Elle est l'hygiène et, au besoin, la médecine des peuples. Et la vie des peuples, comme celle des individus, n'est faite que de détails, d'habitudes, de préjugés, d'incidents accumulés ; il faut tenir compte de tout cela. M<sup>e</sup> Poincaré en tient compte. Il a dit lui-même : « Je ne vois pas les choses du point de vue de Sirius ». Non ! il n'oublie jamais ni le temps, ni les lieux, ni les hommes, ni les circonstances, ni les répercussions probables, ni les chocs en retour possibles. C'est un grand praticien — très minutieux.

Au Palais, son succès vient des mêmes causes. Tout comprendre et tout expliquer, ce sont les deux qualités professionnelles de l'avocat. N'en déplaise à Boileau, il n'est pas sûr qu'elles n'en fassent qu'une, mais M<sup>e</sup> Poincaré, du moins, les a toutes les deux.

Il est incomparable pour démêler ce qu'il y a toujours de vrai dans le faux et de faux dans le vrai. Les objections tombent dans son cerveau comme dans une corne : instantanément, elles sont dissociées, analysées et recomposées — en forme d'arguments.

C'est un beau spectacle, que vous verrez au Palais quand il vous plaira : M<sup>e</sup> Poincaré écoute un adversaire. J'allais dire : il l'écoute d'un regard attentif, tant il est impossible, quand on pense à lui, d'évoquer tout d'abord autre chose que son vaste front et ses yeux, ses extraordinaires yeux gris à la fois si mobiles et si étrangement fixes quand — rarement — ils se posent un instant. Il écoute donc avec une attention vraiment « absorbante » et en même temps qu'il écoute, il écrit d'un trait la réputation. Notez qu'il pourrait ne rien écrire du tout et composer mentalement sa réplique. Mais ce travail matériel ne lui coûte nul effort ; ça va pas l'air du tout de l'employer ni de le fatiguer. Il écrit pour ainsi dire machinalement et il écrit tout : ordonnance, arguments, style, épithètes, parenthèses, ponctuation, rien n'y manque et il pourrait telles quelles livrer à l'imprimeur ces notes d'audience.

Il voilà maintenant qui se lève, court, trapu, le regard plus mobile que jamais, et le voilà qui parle d'une voix haute et sèche... Ah ! comme il est difficile de définir son éloquence, à moins qu'on ne la définisse encore et toujours par sa souplesse et sa variété ! Elle est exactement dans chaque cas ce qu'il faut qu'elle soit pour arracher un « c'est vraiment très bien » aux auditeurs les plus difficiles. Toujours claire, bien entendue : ce réaliste parle d'abord et avant tout pour se faire comprendre. Toujours correcte aussi : un esprit aussi lucide ne pouvait s'exprimer qu'en français et en très bon français. Mais pour le surplus... mon Dieu, je le répète, cela dépend des circonstances.

Son accent est toujours au diapason de son auditoire et ses métaphores de la couleur de son sujet. Il traite les grandes questions avec l'ampleur d'un philosophe et les petites avec la minutie précise d'un commis. Il aura des accents indignés pour « libérer sa conscience » lors de l'affaire Dreyfus, et il discutera avec un inégalable sang-froid les questions budgétaires. Pendant trois audiences, il disséquera savamment des textes à propos d'une faillite. Mais quand il plaide pour l'Académie Goncourt, son style fleurit de lui-même.

Il fleurit... entendons-nous bien. Il ne s'agit point d'amplifications oratoires ni d'une recherche raffinée du mot ou de l'image. Je dirais que M<sup>e</sup> Poincaré est un « attique », si l'atticisme n'était fait que de modération et de mesure. Sa pensée ne reste point à l'état de squelette : la couleur de chair, elle est animée, elle est colorée, elle est vivante, mais il ne la drapait point dans de somptueux vêtements qui, peu ou prou, la cacheraient. Quelques sobres ornements par-ci par-là : rien de plus. Et à vrai dire, plutôt des bijoux que des fleurs.

Tel est l'homme que l'Académie vient d'appeler à elle. C'est sa puissance et sa rapidité de travail qui me paraissent être, décidément, la caractéristique principale de son talent. La rapidité surtout. Les journées n'ayant, en effet, que vingt-quatre heures, dont quinze sont indispensables pour raisons diverses, l'intelligence la plus puissante et la plus vaste mémoire ne suffiraient point à emmagasiner tant et tant de choses si elles ne fonctionnaient rapidement.

Celles-ci fonctionnent vertigineusement.

Il ne faudrait à M<sup>e</sup> Poincaré que deux heures de préparation pour se mettre en état de dissierter une heure durant sur la politique étrangère, la physique, la médecine, la stratégie, la peinture ou l'histoire... et cette énumération, comme on dit au Palais, n'est pas limitative.

Il lui faudra beaucoup moins de temps, bien entendu, s'il s'agit d'une question qu'il a déjà étudiée ou d'une science qui lui est familière.

Des gens grincheux crieront que cette culture extensive est sans doute bien superficielle. Peut-être. Des spécialistes, en tous cas, pourraient seuls en décider. Et en tous cas, pour moi, au moins, n'est-il pas lui-même un spécialiste ? Et puis qu'importe ? Qu'importe, par exemple, aux auditeurs qui applaudissaient l'an dernier dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne le discours de M<sup>e</sup> Poincaré sur Berthelot ? Qu'importe à tous ceux qui l'ont lu ? Par ce discours, l'œuvre d'un grand savant leur fut révélée. Il n'est pas sûr que beaucoup d'entre eux auraient été capables de lire les livres de ce savant ou de suivre ses cours. Et qu'importe surtout à notre orateur ? Il a, de tous les dons, reçu le plus précieux ; en ce siècle d'érudits et de spécialistes, il réalise ce rêve de pouvoir parcourir à son gré tout le double champ des connaissances et de l'activité humaines.

Oui, quel rêve ! Il faut aujourd'hui, dans ces champs trop vastes, « choisir sa voie », une seule voie. Il faut se résoudre à de cruels renoncements, à beaucoup de petits suicides partiels. Il faut être homme d'action ou homme de pensée, il faut être ingénieur ou juriste, artiste ou savant... et ces mots mêmes sont ridicules. Ce ne sont plus que des noms de famille, que nul n'a le droit de porter sans les restreindre et les spécialiser. Il n'y a plus de Science aujourd'hui, il n'y a que des sciences, et chaque science est une maîtresse exigeante qui veut son homme tout entier.

M<sup>e</sup> Poincaré buine toutes les fleurs et assimile leur suc sans en être épuisé. C'est un homme heureux.

Fernand Payen.

## VIE ET MÉTIER

M. Raymond Poincaré n'est pas seulement un grand avocat, il est encore un remarquable écrivain. Questions et figures politiques, Causes littéraires et artistiques et idées contemporaines désignent M. Raymond Poincaré à l'attention de l'Académie. Nous détachons de ce dernier ouvrage ces pages brillantes :

L'esprit d'un lycée, c'est, dans des proportions plus modestes, l'esprit d'une province, d'une race, d'une nation.

Depuis la république de Platon et le fameux dialogue de Socrate et d'Adimante, cette grave question de la division du travail humain a passionné tous les esprits philosophiques. C'est, en effet, par la spécialité des métiers, par l'échange, par l'aide mutuelle, que s'est peu à peu développée la civilisation, et dans la civilisation, la loi de fraternité.

Vous connaissez les beaux vers du poète qui se réveille du songe où le labeur lui a dit : « Fais ton pain », et le tisserand : « Fais tes habits toi-même » :

J'ouvris les yeux, doutant si l'aube était réelle ;  
De hardis contemps sifflaient sur leur échelle ;  
Les métiers bourdonnaient, les champs étaient semés.

Je connus mon bonheur et qu'un siècle où nous sommes,  
Nul ne peut se vanter de se passer des hommes,  
Et, depuis ce temps-là, je les ai tous aimés.

Quelle que soit plus tard votre place dans le monde, vous pourrez l'éclairer d'un reflet d'humanité. Voyez les plus humbles parmi les serviteurs de l'Etat : les douaniers, les forestiers, les gardiens de la paix, les plus modestes employés des postes ou des contributions. Nombre d'entre eux ont si profondément la conscience de remplir une mission d'intérêt public que, vienne l'occasion, ils se conduiraient comme des héros. Fraude, braconnage, contrebande, troubles ou tumultes, ils exposeront leur vie pour empêcher les désordres sociaux, petits ou grands, qu'ils sont chargés de réprimer, et ils affronteront le danger simplement, avec la sérénité de soldats qui sont à leur rang de bataille.

Serait-il vrai qu'à des postes plus élevés on est parfois une fois moins nettement des devoirs de la fonction et qu'on se laisse aveugler par les nuages des sommets ? Non, Dieu merci. Les défaillances professionnelles sont partout très rares, et c'est même une vertu latente de tous les états sociaux que d'élever insensiblement à leur propre hauteur la conscience de ceux qui sont chargés de les occuper.

Il y a, dans tous les métiers, une perspective qui s'ouvre sur le centre de la communauté, et pour peu qu'on sache regarder de ce côté, on aperçoit aisément, sous un jour qui ne trompe guère, la vraie mesure des obligations civiques. Voilà en quel sens un emploi quelconque ne vaut que par son rapport à un intérêt social, et voilà aussi pourquoi je vous engage à considérer qu'il n'est pas indigne d'avoir reçu une investiture administrative pour être un fonctionnaire. Il faut entendre par là que, même dans l'indépendance d'un emploi privé, nous

n'avons pas le droit de nous isoler, de nous replier sur nous-mêmes, et de nous séparer de l'ensemble auquel nous appartenons.

Et aussi bien, comment pourrions-nous nous soustraire à l'influence légitime qui exerce sur nous la communauté ? L'esprit moderne est tout imprégné de l'idée de solidarité. Un philosophe enlevé naguère, en pleine jeunesse, à l'admiration de nos contemporains, a pu aller jusqu'à dire que « nous pensons sous la catégorie de la société comme sous celle du temps et de l'espace » ; et Renan avait déjà écrit que l'homme naît dans la société comme il naît dans la raison, et qu'il n'est pas plus libre de récuser les lois de l'une que de récuser les lois de l'autre. Certes, nous ne saurions impunément nous détacher de l'organisme auquel nous empruntons notre force vitale. C'est à une source commune que nous puisons nos connaissances et nos moyens d'action. Le domaine public s'enrichit tous les jours des alluvions déposées par le temps qui s'écoule et des nouvelles terres défrichées par le travail individuel. Dans les limites indéfiniment élargies de la propriété commune, chacun de nous vient planter sa tente passagère et ramasser les fruits que d'autres ont semés. Les œuvres dans lesquelles nous croyons n'avoir mis que notre propre substance absorbent et condensent une multitude d'énergies extérieures, dont elles transmettront après nous, à d'autres œuvres provisoires, les effets lointains et les influences indirectes.

Un homme qui se livrerait tout entier à sa fonction aliénerait à bas prix son individualité. Il ressemblerait à ces malheureuses plantes qui végètent dans des appartements sombres, et ne peuvent avoir de pousses vertes que du côté de la fenêtre. Il inclinerait toute sa pensée et toute sa volonté dans une seule direction, et se laisserait se révéler le meilleur de sa sève, et ce qu'il aurait en son âme de jeune et de fécond se dessècherait rapidement.

Sans doute, il faudrait vous garder de cette dispersion d'intelligence et de ce gaspillage de forces qui conduisent si vite à la paralysie morale ; il faudrait fixer vos préférences et localiser votre activité ; il faudrait choisir avec autant de prudence et de réflexion que possible, la branche où vous construiriez votre nid et chanteriez votre chanson. Mais, de grâce, n'allez pas, à l'heure des sélections nécessaires, faire abdication de vous-mêmes et signer follement votre déchéance. Ce n'est pas sans dessein qu'on donne à votre enfance une culture générale et qu'on cherche à élever votre raison au-dessus des nécessités professionnelles. Méfiez-vous de ces volontés sédentaires et de ces esprits casaniers, dont l'horizon s'arrête aux bornes de leur état. Je n'aime pas beaucoup, pour ma part, les vocations trop précoces et trop enthousiastes ; elles mènent souvent à la désillusion, lorsque même elles ne mutilent pas la pensée adolescente. A ces déterminations hâtives, je préfère les hésitations scrupuleuses d'une conscience qui s'interroge, et, au besoin même, les révoltes instinctives d'une intelligence curieuse et fière devant le joug d'une spécialisation prématurée. Il n'est qu'un temps pour ces révoltes et ces hésitations ; elles ne se prolongeraient pas sans dommage pour la destinée de ceux qui ne parviendraient pas à les calmer ; si l'on s'attarde trop longtemps à piétiner dans le carrefour, on s'épuise de fatigue avant de s'engager dans le chemin. Mais je plains ceux qui n'auraient d'autre ambition que d'être ingénieurs, médecins, avocats ou militaires, ceux qui se condamneraient volontairement, par avance, à n'être que les titulaires d'une fonction ou les serviteurs d'un métier.

L'éducation n'a pas seulement pour but d'assurer à la société un certain nombre de rouages qui fonctionnent avec utilité pour le mécanisme d'ensemble. Elle doit, sous peine d'être incomplète et décevante, pénétrer dans l'intimité du moi, chercher à créer des individualités puissantes, former les caractères au bien, dispenser aux intelligences le goût de la science et de la beauté.

### L'ESPRIT FRANÇAIS

Interrogé sur les qualités de l'esprit français, M. Raymond Poincaré écrit la belle lettre que voici :

Vous faites une enquête sur l'esprit français ; vous vous adressez, dites-vous, à une trentaine d'écrivains. Par suite de quelle méprise interrogez-vous en même temps un homme politique ? L'esprit français ! Les législateurs sont incompétents pour en dissierter. Ce serait violer la séparation des pouvoirs.

Vous me répondez que nous avons assez entamé ce vieux principe sur d'autres points pour ne pas reculer devant une confusion nouvelle, surtout si elle flatte notre amour-propre. J'en conviens, et puisque vous insistez, voici la disposition du plus indigne de vos témoins.

Il me souvient, monsieur, que c'est chez notre cher et grand Daudet que j'ai eu l'honneur de vous rencontrer pour la première fois. Il était déjà bien malade et son oeil se voilait, par instants, d'une étrange mélancolie. Vous rappelez-vous cependant comme il y avait encore dans toute sa conversation un reflet doucement éparé du génie qui avait produit tant d'œuvres si françaises ? On retrouvait en son sourire la finesse bienveillante et le charme attendri qu'on était habitué à aimer dans son style.

Et l'on se sentait, auprès de lui, comme pénétré par un rayonnement de l'esprit national. Daudet, mieux que personne, incarnait cet esprit, que vous me demandez aujourd'hui de chercher à définir. Il

en avait la grâce et la fierté ; il en avait la pureté traditionnelle et la liberté. Il ajoutait à ces dons héréditaires la couleur d'une vision méridionale et les vibrations d'une âme très raffinée. Mais il gardait en lui, sous le décor de formes personnelles, les qualités foncières de simplicité, de mesure, de clarté, qui ont caractérisé la longue et glorieuse lignée de nos écrivains et de nos artistes.

« Est-ce le lieu de naissance, disent vos correspondants, est-ce une « particularité d'esprit, est-ce quelque chose » de définissable qui procure le privilège » de dévotion de race française ? Autant nous demander de définir le nouveau l'antique question du *jus sanguinis* et du *jus soli* ; autant nous convier à analyser en quelques lignes les éléments complexes dont est faite la force intime de la patrie.

Lorsque Taine entreprit d'écrire l'histoire de la littérature anglaise, il voulut y chercher, dit-il, la psychologie d'un peuple. Comment ne trouverait-on pas de même, dans la littérature française, un résumé de nos goûts, de nos idées, de nos passions ? Mais l'étude exigerait quelques volumes et, ce mois-ci surtout, les députés n'ont guère le temps que de composer des professions de foi.

Chaque nation n'a-t-elle pas son esprit particulier ? M. P. Bourget a remarqué, quelque part, qu'un même moment de la pensée allemande a mis au jour Hegel et Goethe, comme un même moment du génie anglais a produit « le théâtre brutal de Wycherley, les grossières satires de Rochester et le violent matérialisme de Hobbes ».

Guyau a indiqué, de son côté, que c'est certainement un même état de l'esprit en France qui se signifiera par les théories de Descartes, par la « poésie abstraite de Boileau », par la « poésie toute psychologique et aussi trop abstraite de Racine », enfin par la peinture abstraite et idéaliste du « Poussin ».

Sans doute, l'esprit d'une nation varie avec le temps et subit les lois de l'évolution historique. La France démocratique

ne pense pas et ne parle pas comme parlait et comme pensait la France aristocratique. Sans doute aussi, cet esprit national, variable et progressif, n'est jamais qu'une moyenne ou une dominante, qui laisse subsister l'infinie variété des caractères individuels. L'âme française coïncide aujourd'hui, par exemple, M. Fougère et M. Mauriac, M. Drumont, Jules Lemaitre et M. Rochefort. Nous sommes tous, frappés des différences que de la parenté. Mais souvent un frère, qui ne croit pas ressembler à son frère, apprend d'un inconnu les signes mystérieux qui marquent d'un sceau commun les deux physionomies. C'est ainsi que les étrangers savent parfaitement distinguer à distance les traits essentiels de l'esprit français. Ils le calomnient, ils le raillent, ils essaient parfois, comme le docteur Edouard Korschitz, de le ridiculiser. Ils ne prendraient pas tant de peine, si l'existence n'était pas.

Vous demandez, monsieur, si un de ces étrangers ne pourrait pas s'approprier les particularités de notre génie national jusqu'à devenir un savant, un romancier ou un poète purement français ? Un savant, c'est possible ; mais un poète ou un romancier, ce sera, j'imagine, beaucoup plus rare et tout à fait exceptionnel. Il y aura, le plus souvent, un rien, une « patavinité » qui trahira la nouveauté de la naturalisation et le souvenir des origines.

Vous objectez — ou du moins vos correspondants objectent — Rousseau ; ils objectent Dumas fils. Mais Rousseau a plus donné peut-être à la pensée française qu'il ne lui a emprunté. Je ne veux pas, après tant d'autres, chercher à démêler en lui le résidu des influences germaniques. Je puis bien dire, en tous cas, que ses œuvres se sont enlées, comme une griffe puissante, sur la littérature nationale. Et si l'on me cite Dumas fils, je réponds par Dumas père. Il n'est pas difficile de discerner, chez ce dernier, les restes d'un tempérament exotique. Chez le fils, ces caractères lointains se sont atténués ; l'acclimatation s'est achevée ; la riche plante coloniale s'étale maintenant dans un beau jardin à la française. Mais quelle conclusion tirer de là ? En aval des confluent, l'eau du fleuve et des rivières tributaires est forcément mélangée. Le fleuve pourtant ne change pas de nom et, successivement accueilli du produit de ses affluents, il continue son cours.

Il y a un esprit français, comme il y a une langue française. Esprit et langage sont la représentation sociale, esthétique et morale d'un pays qui conserve, à travers les siècles, la conscience profonde de sa vie collective et de son unité nationale.

Raymond Poincaré.

## Petits cahiers d'une étrangère

Je regarde Claude dormir dans son petit lit. Et je pense avec un peu d'effroi que la résolution la plus grave de sa vie cet enfant devra la prendre tout à l'heure... Encore sept ou huit ans d'école, qui vont passer comme des journées, et Claude devra nous révéler « ce qu'il veut être ». Il sera un adolescent à peine ; il ne connaîtra pas les hommes ; il ignorera tout encore du monde immense et mystérieux où il vient d'entrer ; il signorera lui-même... Il faudra cependant que Claude se découvre une vocation et fasse choix d'une carrière. De quoi ce choix dépendra-t-il ? D'un rien, peut-être : d'une conversation, de la vue d'un uniforme qui aura réjoui ses yeux, de quelque ambition puérile encouragée par une lecture... Et ainsi sera fixée, par le rêve d'un gamin de seize ans, la destinée d'un homme, — du vieux homme que sera un jour ce

gamin-là. Et tant pis pour le vieillard, si le gamin s'est trompé.

Je trouve cela bouleversant.

L'autre jour, au théâtre de madame L..., une divette chantait. La divette est célèbre par ses aventures et sa beauté ; mais sa voix est médiocre, et ce qu'elle chantait, dans le silence d'une assemblée très attentive et qui souriait complaisamment à chacun de ses mots, n'en finissait pas. Le comte Robert de M..., assis à côté de moi, soupirait d'impatience ; à la fin, n'y tenant plus, il s'est penché à mon oreille et, tout bas :

« N'avez-vous pas l'impression que nous faisons en ce moment pour cette jeune personne beaucoup plus qu'elle ne fait pour nous ? »

Mon jeune cousin Alexandre promène autour de nous, depuis quelques jours, une figure mélancolique. Je le confesse : Alexandre, il y a une femme dans sa vie. Elle est bien ?

— Jolie à croquer ; avec cela, de l'esprit, du goût, un joli bagillage, une façon de se coiffer...

— Elle est ta maîtresse ?

— Pas encore ; mais elle le sera. Il faut qu'elle le soit. Ma cousine, je désire cette femme éprouvée. Pour la première fois de ma vie...

— Alexandre, écoute-moi. Es-tu bien sûr que tu désirerais cette femme aussi fort si ses chapeaux étaient moins jolis ? s'il était moins flatteur pour toi d'exhiber sa gentillesse ?

— Pour ta cousine !...

Continuons-nous de la désirer si demain quelque malade fantôme vient, te la montrant décoiffée, parmi des boîtes de pharmacie, dans l'atmosphère d'une chambre à coucher sans parfums ? Ou bien te figures-tu cette idole, mon ami, vaquant aux soins de son ménage à côté de toi, trébuchant des comptes de fournisseur et grondant sa bonne ? La vois-tu, en pensée, qu'elle ait un jour des cheveux gris ? Te semble-t-il que, même flétri par l'âge, ce visage et ce corps-là pourraient te rester très chers, — plus chers que tout ?

— Mon cousin devient rêveur et se tait.

— Alexandre, lui dis-je, rassure-toi. Je vais te dire ce qui t'arrive. Tu n'aimes pas.

— Ma cousine !...

— Tu n'es que très amoureux... Ce n'est rien.

Le pouvoir d'« obliger » confère au bienfaiteur une évidence de supériorité qui, déjà, suffit à la récompense de son orgueil, n'ajoute rien qu'un ingrât. Et, de même, il y a dans l'acceptation de service rendu comme un aveu de faiblesse dont une âme fière ne peut pas — en secret — ne pas souffrir un peu.

Alors, il n'est peut-être pas ridicule de penser que le rôle d'« obliger » nécessite, pour être équilibré, plus de vertu que celui de bienfaiteur, et qu'il y a moins de mérite quelquefois à savoir être généreux qu'à savoir être reconnaissant.

En attendant, l'autre jour, un des vieux écrivains les plus notoires de ce temps dénigrer avec rage l'Académie, j'ai compris qu'il n'était pas de plus sûr moyen d'atteindre au mépris parfait d'une dignité que de l'avoir très longtemps désirée de toutes ses forces, et « ratée » plusieurs fois.

Pourquoi les hommes discutent-ils ? J'écoute les amis de Frantz échanger, après déjeuner, dans la fumée des cigares, des propos violents. Ces causeurs distingués me font de la peine. Est-ce qu'ils ont jamais vu, sur un sujet grave, un honnête homme avouer une opinion différente de la sienne, et l'adopter ? L'essentiel est que leur tapage empêche chacun d'eux tout à l'heure n'importe quelle conviction qu'il a d'être un sage, contredit par des hommes moins sages que lui ?

Il n'y a vraiment de raisonnables que les discussions d'ouïe toute gravité est absente ; qui opposent l'une à l'autre des opinions auxquelles on ne tient pas trop et qu'on défend comme, aux cartes, on défend son jeu, — pour la puérile joie de tuer le temps, et de gagner dix sous.

Z... a fait toutes sortes de métiers. Devenu riche, et directeur de journal, il cherche à se mettre au courant des petits secrets du monde des lettres. On le présente dernièrement à une femme d'un poète illustre, qui vient d'entrer à l'Académie. Après l'échange des compliments d'usage...

— Madame, dit Z..., il faut qu'un risque d'être indiscret, je vous pose une question.

— Quel est donc ce « Prince », à qui votre mari dédie toujours ses ballades ?

Sonia.

## La Bourgeoisie française et l'œuvre de M. Alfred Capus

Un élève de l'Ecole des hautes études sociales a consacré sa thèse de doctorat au célèbre auteur de *Le Vaincu* et de *L'Oncle blessé*. Cette thèse a pour titre : *La Bourgeoisie française et l'œuvre de M. Alfred Capus*. Voici quelques morceaux encore inédits de ce très intéressant ouvrage, dans lequel M. Carlos Noël marque avec beaucoup de finesse la portée du théâtre de M. Alfred Capus et la place considérable que celui-ci occupe dans la littérature contemporaine.

N'a-t-on pas répété souvent qu'il est est un peu téméraire d'étudier et d'analyser, d'une manière définitive, un écrivain vivant ? Pour garder à l'analyse sa forme objective, impartiale, à la fois rigoureuse et bienveillante, il faut à l'essayiste une sûreté dans le jugement, une exactitude dans la phrase, qu'il est parfois difficile de conserver devant un homme mêlé à l'activité intellectuelle. Et non seulement l'entreprise est délicate quand on veut commenter une œuvre déjà nombreuse, variée et encore inachevée, mais elle devient fort malaisée lorsque cette œuvre est, pour ainsi dire, représentative des mœurs d'une époque en mouvement autant que de la philosophie et de l'inquiétude morale des individus. Cependant, tâcher de dégager les emprunts faits par un auteur aux questions ambiantes, extraire les déductions incluses et non exprimées dans le livre ou la pièce, c'est fournir un modeste appoint à l'histoire d'un temps ; en outre, le critique est, cette fois, en présence d'une légende littéraire, et une légende, au vingtième siècle, est un phénomène assez inattendu pour qu'on se



proposé d'en déterminer les sources, les causes.

Il y a, dans la triple production de M. Alfred Capus, des notations dissimulées dont la brièveté lapidaire et singulièrement suggestive fixe « un instant » de la vie, des incohérences, de l'égoïsme, des certitudes hésitantes de la société contemporaine; sous la diversité des sujets, on aperçoit très vite la ligne directrice et continue d'une œuvre qui n'est éparpillée qu'en apparence, car, à la bien regarder, on reconnaît que chaque fraction — roman ou comédie — est un épisode rattaché à un précédent et relié à un suivant. Grâce à ce procédé, synthétique dans l'ensemble, analytique dans le détail, M. Capus n'attend à peu près rien du hasard ni de ce qu'on appelle communément « l'inspiration »; ses notations et ses thèmes, indépendants de l'actualité quotidienne, sont pris à l'actualité d'une époque, et la conséquence de ce choix est une préférence certaine pour l'étude de l'évolution des lois naturelles, compliquée de mélanges à l'égard des lois humaines plus ou moins arbitraires. Nos actes n'étant que des résultantes, au sens dynamique de ce mot, leurs mobiles seuls éveillent sa curiosité. Il y a déjà là peut-être une explication de cette impression de clarté, de logique et d'évidence que l'on éprouve devant toutes les expositions de Capus.

Ainsi, ce n'est pas dans la peinture apparente des passions, dans les témoignages d'une observation joyeuse, que l'essayiste rencontrera les preuves d'un talent que le public fête après l'avoir longuement dédaigné; d'ailleurs, l'observation de M. Capus se fait sentir plutôt qu'elle ne s'affirme: elle se dissimule dans les ressorts du conflit dramatique et se montre à peine à quelques moments pathétiques, comme pour rappeler au spectateur, au lecteur, qu'elle veille sur la conduite régulière des péripiéties.

L'originalité de M. Capus ne réside ni dans la peinture qu'il fait des passions des bourgeois d'aujourd'hui: ni dans ses moyens d'observation, mais bien, semble-t-il, dans la connaissance profonde, très nette quoique point désabusée, qu'il a de la vie présente, de ses nécessités et surtout des modifications qu'elle apporte sans cesse à la conception d'abord, à la réalisation ensuite, des problèmes moraux à mesure qu'elle se transforme elle-même. M. Capus sait quels coups elle a sur les caractères, même sur les sensations fugitives et les opinions des hommes contraints à l'accepter, comment elle bouleverse les existences soumises à deux forces inégales, souvent contraires: la volonté et la fatalité. Ce serait donc une injustice et une erreur de juger son œuvre en analysant l'architecture de sa façade charmante et lumineuse; et si le monument n'est pas encore terminé, il faut néanmoins en visiter la structure intime afin d'y découvrir sa véritable armature.

Si on voulait définir d'une manière succincte le travail d'élaboration auquel se livre M. Alfred Capus, il y aurait lieu, je crois, d'emprunter aux mathématiques leurs raisonnements abstraits et de dire: Etant donné des caractères déterminés dont nous connaissons les antécédents, d'une part; étant donné également un événement de la vie sociale présente capable d'une forte emprise sur ces caractères, d'autre part, comment se comporteront ceux-ci et quelles déformations subiront-ils jusqu'à l'événement qui est la résolution de l'événement? C'est là, en résumé, une équation algébrique où l'un des facteurs serait « l'enfant naturel et la famille d'aujourd'hui » (*Notre Jeunesse*), « l'ambition de la femme et le ménage » (*L'Adversaire*), « la jeune fille et les familles de province » (*Rosine*), etc. Et c'est une association du passé, du présent, de l'avenir combinés d'après cette formule scientifique, qui fournirait à l'œuvre la continuité et la cohésion du développement, beaucoup mieux que ses conclusions scéniques. Enfin, à tout cela, il convient d'ajouter le goût que montre M. Capus — et dans lequel il se maintient comme dans une spécialité — pour les irréguliers: irréguliers du travail, du mariage, de la famille, de l'amour; l'écrivain ne cache pas les sympathies qu'il lui inspirent lorsqu'ils s'appliquent honnêtement, sans fracas, à devenir à leur tour des réguliers.

Prête-t-il à ses personnages des remarques comme celle-ci: « Nous vivons dans un guignol, au milieu de pantins; voilà ce qu'il faut se dire », ou des accents de fatalisme tels que celui-ci: « Je ne suis pas superstitieux... Je crois que tout homme un peu bien doué, pas trop sot, pas trop timide, a dans la vie son heure de veine, un moment où les autres hommes semblent travailler pour lui, où les fruits viennent se mettre à portée de sa main pour qu'il les cueille. Cette heure-là, c'est triste à dire, mais ce n'est ni le travail, ni le courage, ni la patience qui nous la donnent. Elle sonne à une horloge qu'on ne voit pas, et tant qu'elle n'a pas sonné pour nous, nous avons beau déployer tous les talents et toutes les vertus, il n'y a rien à faire, nous sommes des fétus de paille ». Il ne s'y attarde pas.

Il évite ensuite, une fois le milieu et les caractères définis, les thèses, les théories, ainsi que les excès de parole. Il ne juge pas non plus, laissant entièrement ses personnages évoluer d'eux-mêmes suivant leurs propres besoins. Sa philosophie reste donc à la base de l'œuvre, parce que toute philosophie est inutile, sinon dangereuse, quand elle n'est pas « mise en action », c'est-à-dire quand, au lieu d'être l'inspiration muette de nos gestes, elle se sert de ceux-ci pour affirmer des critiques bavardes et des malédictions tapageuses. Aussi, l'observation de M. Alfred Capus n'a-t-elle ni cette aigreur, ni cette dureté qu'un réalisme violent a introduits dans la littérature, il y a quelques années; elle ne s'arrête pas aux défailles superficielles des hommes, elle en recherche les causes mystérieuses, car c'est là que git le vrai drame qu'il révélera et animera bientôt. Et c'est ainsi qu'il paraît négliger la menue monnaie de l'observation, afin de ne retenir que les belles pièces dignes d'un collectionneur de variations sociales.

\*\*\*

La constante préoccupation de M. Capus, son affirmation la plus souvent répétée, est que la loi du théâtre consiste dans le fait de s'adapter à son temps, de représenter la société contemporaine. Quel a été le résultat de son effort d'observation et d'interprétation?

Son expérience personnelle, tout d'abord, l'avait disposé à attacher une grande importance au problème de l'éducation, sa tournure d'esprit scientifique, sa culture philosophique lui avaient fait comprendre que l'homme est, pour une grande partie, dans son éducation, et que c'est là un coefficient d'influence dont la nature dépasse et enveloppe tous les autres.

Nous l'avons vu, dès les premières pages de ses romans, marquer avec soin les faux départs, les études incomplètes, la mauvaise qualité d'éducation de ses héros, et ne pas hésiter à faire découler de cette lacune toute la suite des événements.

Élargissant le point de vue, il en a conclu que si les classes dirigeantes, la bourgeoisie, du moins celle de la génération, a été si peu apte à résoudre les problèmes de son époque, cela était dû au retard de l'éducation sur les mœurs.

C'est avec insistance qu'il revient sur cette idée, et qu'avec sa claire raison et sa profonde expérience, il signale le mal. Un pays reflète son système d'éducation: « Combien d'entre nous-mêmes, disait-il dans son discours à l'Association générale des Étudiants en 1907, se sont arrêtés en route, ont abandonné leurs études, quitté la direction où ils s'étaient d'abord engagés. Et cela tient, il faut en convenir, à ce que des nos premiers essais, dès nos premières démarches dans la vie, nous constatons les terribles lacunes de l'éducation que nous venions de recevoir, et dont la principale était le retard que l'enseignement avait alors sur les mœurs, ce qui fait que nous ne connaissions rien de la société; que nous ignorions les conditions de la lutte que nous allions soutenir; et qu'en regardant les armes qu'on nous avait mises entre les mains, nous sentions qu'elles étaient puériles et que le combat était par trop inégal. Et, par une étrange fatalité, ou plutôt par la logique de notre situation précaire, à mesure que nous avançons tous les problèmes de la vie sociale et de la vie nationale se levaient sous nos pas. Ils nous surprenaient pour ainsi dire à l'improviste, nous qui étions si mal préparés à les résoudre. Il nous aurait fallu une certitude dans l'esprit, une fermeté dans la conduite que nous n'avions pas parce que notre éducation ne nous les avait pas fournies. »

Avec une intention qui n'a pas été assez remarquée, il laissera ses personnages s'expliquer eux-mêmes sur leur propre cas, et rapporter à la déficience de leur éducation l'impuissance dont ils se sentent frappés.

Un des personnages dans lesquels il a tenté de caractériser un des deux hommes, symboles de la double espèce d'humanité qui semble dominer dans l'époque actuelle, Marcel Delonge, s'exprime de la façon suivante pour légitimer son inaction: « C'est simplement la conviction profonde que les gens qui ont mon état d'esprit, mon genre d'éducation, qui ne sont pas animés de l'apre et immédiat besoin de jouir, qui ont le goût du passé et une certaine tendance à la flânerie, c'est la conviction que ces êtres-là sont vaincus d'avance. »

Pourquoi voulez-vous que je lutte? Et puis, les conditions de la lutte ont tellement changé! On ne se sert plus des mêmes armes. Ce ne sont plus des adversaires que l'on rencontre, ce sont des apaches, depuis l'apache au revolver jusqu'à l'apache souriant des salons... Alors, je me tiens tranquille et je vis avec les quelques sous qui me restent en attendant qu'on vienne me les prendre. Ce qui ne m'empêche pas d'être de très bonne humeur et capable peut-être de faire quelque chose de très bien, si l'occasion en présentait. »

Et, ailleurs, revenant sur cet aveu d'inaptitude à être de son temps: « Chaque époque a ses armes. Seulement, les uns savent les manier et les autres ne le savent pas. Les uns prennent sans effort, par un instinct naturel, le courant, les habitudes et la moralité de l'heure où ils vivent, et quand l'heure change, ils changent comme elle; tandis que les autres sont immobiles dans la foule toujours mouvante, et ils finissent par être piétinés. Enfin, voyez-vous, ma chère amie, il y a deux grandes catégories d'hommes civilisés: ceux qui s'adaptent exactement à leur époque et ne lui demandent que ce qu'elle peut donner, et c'est parmi ceux-là que la vie choisit les vainqueurs, car ce qu'on appelle la chance, c'est la faculté de s'adapter instantanément à l'imprévu. »

« Et puis, il y a ceux qui ne s'adaptent pas, qui sont nés trop tard ou trop tôt, qu'ils aient encore les idées d'hier ou qu'ils aient déjà celles de demain. Et ceux-là, ce sont les vaincus. Je ne vous dis pas qu'ils le méritent: je ne vous dis pas que cela soit très juste, mais cela s'accomplit avec la tranquille fatalité des lois de la nature. Eh bien, moi, je ne m'adapte pas, c'est bien simple, et je fais un acte de sagesse en disparaissant d'une mêlée où je ne peux que recevoir des coups! »

Il est impossible d'indiquer plus nettement, et en de meilleurs termes, toute la raison du mal dont souffre la société actuelle. S'adapter, c'est vivre; ne point s'adapter, c'est se condamner à disparaître. Et cette loi régit avec une rigueur inflexible, l'ensemble de tous les êtres de la nature. C'est, de plus, l'indice d'une déchéance morale.

« Pour moi, je trouve qu'il y a non seulement quelque entêtement, mais encore un certain manque de courage et de noblesse à regretter de vivre à l'heure que l'ordre de la nature nous a assignée; et je suis convaincu, au contraire, que l'homme sincère du temps où l'on vit, quelles que soient ses défaillances, ses tares, ses faiblesses, ses erreurs, est la meilleure condition des grands efforts et des pensées fécondes. »

Aussi, le procès de l'éducation française actuelle, que M. Capus a commencé avec une clairvoyance systématique depuis près de vingt ans, est-il entrepris maintenant un peu partout en France par un grand nombre de penseurs et d'hommes éminents — universitaires et publicistes — hommes politiques et sociologues. Depuis Demolins jusqu'au docteur Le Bon, il s'est rencontré un groupe important de personnalités compétentes pour développer le point de vue qui avait frappé M. Capus dès les débuts de ses observations sociales. Les ouvrages de MM. P. Baudin, Hanotaux, H. Le Roux, Bonvalot, Paul Adam sont là pour attester la force du courant d'opinion qui commence à se faire jour. L'enquête ouverte en 1901 sur l'enseignement secondaire, celle qui se poursuit actuelle-

ment sur l'enseignement supérieur, les mots de faillite qui viennent aux lèvres pour flétrir l'échec des méthodes employées jusqu'ici, tout concourt à établir qu'effectivement le mal est bien là.

C'est là l'erreur essentielle qu'un sociologue catholique n'hésite pas à imputer aux « enfants de la tradition », entendant par là les dirigeants de l'enseignement libre, qui savent donner à leur clientèle bourgeoise l'éducation appropriée à la mentalité de celle-ci.

De cette éducation, il dit: « Elle ne pouvait que se trouver impuissante et inadéquate à une époque où les jeunes gens jetés de bonne heure au grand carrefour de la vie devaient, sans appui extérieur et sans guide, affronter seuls tous les dangers. »

Et ailleurs: « Poursuivant sans relâche, et en dépit de l'enseignement pénétré des faits, leur conception idéale de vie hiérarchisée, soumise, moralement et socialement, des disciplines extérieures, ils continuent de chercher dans la docilité, la soumission, la méfiance vis-à-vis du jugement personnel, la première assise de la moralité: ils s'attachent plutôt à discipliner des volontés qu'à former des consciences libres, à enseigner l'obéissance qu'à tromper les caractères. »

Tels étant les produits de l'éducation moderne, comment concevoir la société, et en particulier la bourgeoisie, dans laquelle ils entrent comme éléments d'évolution. En d'autres termes, que devient la société soumise à ce régime d'éducation.

Nous venons de l'indiquer: par suite du défaut d'adaptation, il y a, malheureusement, à faux mouvements dans le mécanisme social.

Le sentiment de la réalité manquant à ces ratés de l'éducation bourgeoise, si c'est d'avance des vaincus dans la vie, des victimes, ils ne sont point organisés pour la lutte pour la vie.

« Aie un peu plus le sentiment des réalités et, par conséquent, de la valeur de l'argent qui les résume et les contient toutes. »

C'est le conseil que Champlin donne à sa femme dans les *Deux Hommes*.

Vivre, et pour vivre, de l'argent. Voilà la vie, telle qu'elle est. Et M. Capus nous montre la difficulté de faire son chemin, les aventures auxquelles on s'expose, et ce que l'on risque de perdre en voulant gagner cet argent si nécessaire.

Il nous a dit, les deux problèmes fondamentaux de l'existence sont: 1° de gagner sa vie; 2° de savoir occuper son temps, quand on est riche. Au conflit des intérêts s'ajoute le conflit des passions, le conflit des sexes. A côté du problème de la vie individuelle se place celui de la vie familiale. Ce sera le mariage — acte constitutif de cette vie familiale — et dont l'argent fera souvent toute la raison d'être, le régénérateur suprême qui lave celui qui le possède de toutes les petites hontes de l'existence. Nous en verrons la preuve dans *Mariage bourgeois* et dans *Monsieur Piégé*.

Ce n'est point à dire que l'argent soit l'auteur de tous les maux. Il contribue parfois à faire du bonheur, mais en se superposant au sentiment, non point en s'y substituant. La fille de Brignol nous l'apprendra.

Le bonheur dont le secret nous sera révélé par Julien Bréard et Charlotte dans *La Veine*, il est bien dans l'union des volontés et l'harmonie des sentiments.

C'est la grande loi que méconnaîtront ceux qui devront demander au divorce de les délivrer de leurs chaînes.

Tel sera le cas de la *Châtelaine* et celui de Hortense l'amie de la *Petite Fonctionnaire*.

Ce n'est point qu'il faille y recourir inconsidérément, car parfois le remède deviendrait pire que le mal. Et ici encore, il y a deux écoles, celle de l'intransigeance, et celle des accommodements. La vie n'est faite que de transactions réciproques. Il faut pour supporter mutuellement nos défauts, recourir à une série perpétuelle de compromis dont l'indulgence sera l'inspiratrice, non point cette indulgence coupable suspecte de complicité, mais cette indulgence amie et secourable en vue du relèvement. Avant de rompre des années d'intimité et de vie conjugale, la certitude doit être acquise que le désaccord est irrémédiable, qu'en dehors du divorce, aucune autre solution n'est possible. Un fait domine toute notre vie psychologique, c'est que le passé est indestructible. On n'abolit pas les habitudes, les souvenirs, les émotions dont la trame a constitué la vie commune de deux êtres pendant des années. Cette démonstration nous est fournie par les *Maris de Léontine*, d'une façon agréable et badine peut-être, mais où l'humour n'exclut pas le sérieux.

Il y a, en effet, des crises dans la vie de famille qui résistent à la séparation et qui, telles des maladies contractées, sont susceptibles de cure.

Robert Vandel, dans *Les Passagères*, sera l'illustration de cette vérité. Le pardon opère des conversions dans les cœurs généreux qui ne sont que faibles.

Il faut souvent être bon pour être juste. A s'armer de sévérité, les maris des *Petites Folles* eussent été injustes, et un pardon accordé dans de telles conditions est souvent la sanction la plus efficace pour sauvegarder, à tout jamais, la vertu contre des épreuves analogues. Mais la faute de la femme ne ressemble pas à celle de l'homme. Peut-être, ici, l'égoïsme de l'homme cède-t-il à un besoin naturel de se légitimer lui-même? Toutefois, il n'est pas niable que partout et toujours il y a eu deux morales, il n'est pas contestable que la femme porte la race et que, pour complaire que soit l'homme, sa culpabilité semble toujours légère auprès de celle de la femme, si tant est qu'une faute doit être proportionnée aux résultats de l'acte.

Ce sera le problème que se posera Maurice Darlay, qui a rencontré l'adversaire de son foyer et qui ne pourra pas se résigner à absoudre les fautes de sa femme.

Tout autre sera l'attitude de Jacques Herbaud dans *La Bourse ou la Vie*. Il est vrai que le cas est différent est que la faute n'a point été consommée. Aussi aura-t-il bien raison de quitter Paris et de se réfugier à la campagne, plus propice et tutélaire pour les bonheurs domestiques non suffisamment protégés par une adaptation spéciale aux milieux parisiens.

C'est à Paris, en effet, que se perdent le plus aisément les réputations et que se produisent les pires défaillances. Ro-

sine y viendra pour fuir la méchanceté des gens de la campagne et y abriter l'irégularité de ses amours. Emma glissera dans ce milieu jusqu'au fond de l'abîme. Yvonne, l'« Oiseau blessé », comme Rosine, y cherchera un refuge et y trouvera l'occasion d'une nouvelle épreuve.

Champlin s'y rendra à son tour et figurera l'homme d'aujourd'hui aux prises avec l'homme d'hier, agrandissant ainsi l'horizon du théâtre et offrant enfin matière à généralisation importante.

Malgré Delonge, l'autre homme, affirmant que « l'examen d'honnête homme est devenu assez facile à passer », des problèmes continueront à se poser à la conscience des contemporains, problèmes dont la solution apparaîtra parfois difficile.

Tout le monde ne partage pas les idées de Mme Joulin (*Les Deux Ecoles*), pour qui le divorce est une institution contre nature.

« La femme, la vraie femme, telle du moins que je la comprends, ne doit jamais chercher à savoir si elle est trompée. Nous sommes trop supérieures, en général, à nos maris, pour nous préoccuper de ces détails. Et les hommes ne méritent même pas que nous attachions tant d'importance à leurs fautes. Qu'ils nous trompent, si ce leur fait plaisir! Quant à nous, nous devons rester non seulement dans le doute, mais dans une dédaigneuse ignorance... »

Joulin. — Ta mère a raison... HENRIETTE. — Ah! par exemple... Mais il n'y a pas de femme comme toi, il n'y a que toi...

M<sup>me</sup> JOULIN. — C'est fâcheux. Mais il faudra renoncer au mariage ou bien en arriver là. Et tant qu'un homme ne nous trahit pas d'une façon grossière et désobligeante, tant qu'il ne nous ruine pas avec des débâcles et qu'il ne passe pas ses nuits dehors, nous n'avons rien à lui reprocher; c'est tout ce qu'on peut demander à un monsieur. En dehors de ce principe, on ne sait plus où l'on va. On est dans l'attente, dans les ténèbres, dans le gâchis. Le divorce, c'est le gâchis.

En réalité, il n'existe pas de morale toute faite fournissant réponse à toutes les difficultés.

« Etant donné n'importe quelle situation dans la vie, il n'y a pas de solution absolue, il n'y a que des solutions moyennes... tu entends, moyennes... qui ne satisfont entièrement ni la raison, ni le cœur, et dont on est obligé, pourtant, de se contenter. »

Aussi bien Chartier a-t-il raison quand il dit (*Notre Jeunesse*): « Trouver son devoir, il y a des heures où c'est aussi difficile que d'avoir du génie. »

Carlos Noël.

## Le plaisir de se déguiser

Le mardi gras, la mi-carême, toutes ces fêtes de gai déguisement, une tradition qui s'en va.

Il semble que nos contemporains perdent tous les jours davantage l'aptitude heureuse qu'ils avaient à se réjouir à date fixe. Regrettable individualisme!

Si chacun de nous attend son heure pour s'égarer, s'il ne consent à se mettre en joie qu'avec des raisons particulières et personnelles de se mettre en joie, nous n'aurons plus de fêtes communes. Alors, quoi? nous n'aurons plus en commun que des tristesses. Dieu sait si l'occasion s'en présentera souvent! Mais les tristesses nous agrippent et nous divisent. En vérité, qu'est-ce qui rassemblera maintenant dans un sentiment unanime le pauvre peuple de France, si même le mardi gras et la mi-carême ne réussissent plus à l'entraîner dans un courant d'universelle gaieté?

Mélancoliques, un peu gênés de leur accoutrement, gauches et lamentables, quelques déguisés passent encore à travers les rues, — des Méphistophèles trop ventrus, des mousquetaires trop timides, des arlequins cagneux, des Marie-Antoinette aux mains rouges, des marquis poudrés à frimas avec de grosses moustaches noires... Et puis il y a les petites laitières, les Petites Chaperons Rouges portant dans un panier leur galette en carton, les petits militaires: généraux, cuirassiers, sous-officiers d'artillerie... De bons badauds font une ovation chaleureuse à un petit hussard de quatre ans: « Vive l'armée!... » Le petit hussard se met à pleurer...

Les costumes sont, tous les ans, à peu près les mêmes. Cela manque de variété, d'élégance et d'imagination. Pourtant, cela manque de fraîcheur et n'est vraiment pas assez fait sur mesure.

Les travestis collants, le plus souvent, ne collent pas assez; parfois aussi ils collent trop, — et je ne sais lequel est le plus fâcheux de ces deux inconvénients... Mais ces imperfections importent peu; c'est un plaisir incomparable de se déguiser. D'abord, on se déguise généralement en quelque chose de beaucoup mieux que ce qu'on est dans la réalité... On prend le costume de l'homme qu'on aurait voulu être si les circonstances s'y étaient prêtes. On réalise pour un jour son rêve, autant, du moins, que le permet le choix qu'on trouve chez le costumier.

Quelle joie, si l'on est, par exemple, garçon boucher, de troquer contre l'épée d'Artagnan qui retrousses les plis emphatiques du manteau, le modeste fusil à repasser les couteaux qui tressaute piteusement sur le tablier long, sanglineux...

Avoir une épée, fût-elle en fer blanc, n'eût-elle même pas de lame du tout et se composât-elle seulement d'un fourreau surmonté d'une poignée, — noble et généreuse ambition!...

Et, si l'on est un pauvre mari sans aventures et très pot-au-feu, quel plaisir de s'habiller en don Juan et de promener, à travers le boulevard surpris, les velours, les chaînes d'or et la fraise en dentelle du grand séducteur.

Et pour les innocentes jeunes filles que leur médiocre existence ne satisfait pas et qui rêvent d'autre chose, n'est-il pas très doux d'être, pour quelques heures, la marquise de Pompadour ou la duchesse de La Vallière; — pauvres petites, elles ne savent pas!

Les costumes historiques ont toujours la vogue, le Louis XII et le Henri II, le grec et le romain. Vercingétorix plaie pour ses longues moustaches et son casque de fer blanc. Même, j'ai vu passer un Druide: il portait le gui d'une main, de l'autre une faucille d'or en carton couvert de papier doré. Ce costume a de quoi séduire par son extrême simplicité: il consiste essentiellement en une longue robe blanche qu'il est aisé de se procurer et à laquelle, au besoin, supplée une chemise.

On aime aussi les saint Louis, les Blanches de Castille et les Clovis. Les Louis XI ont du succès, bien que ce souverain ait été surnommé et cruel; les Napoléon I<sup>er</sup> sont très appréciés...

On comprend moins aisément le plaisir que peuvent trouver quelques masques à s'enlaidir abominablement: des nez démesurés, des yeux pochés, des bouches lippues, de totales calvités, des gibbosités... Infirmités banales, en somme!

Est-ce pour se moquer? — Un peu... Pour faire peur aux passants? — Un peu... Pour étonner et pour paraître spirituel? — Oui, sans doute...

Mais, surtout, on se déguise... pour rien, pour le simple plaisir de se déguiser, parce que rien au monde n'est aussi amusant. Peu importe le costume. On se teint la figure en noir pour avoir l'air d'un nègre, comme les nègres, probablement, aiment à se teindre en blanc. Les uns et les autres savent bien qu'ils ne pourront pas « continuer », mais cette éphémère transformation n'en a que plus de charme et d'agrément.

Donner le change à son prochain, se mettre à l'abri de ses regards indiscrets, excellente précaution, comédie charmante!... Le prochain voudrait bien savoir qui vous êtes, et ce que vous dites, et ce que vous pensez, — surtout ce que vous pensez! Ayez soin de ne pas lui en faire part, car, d'abord, ce n'est pas son affaire, et puis il n'y comprendrait rien: le meilleur de nous-même est incompréhensible aux autres. Mais les autres tâchent de deviner; ils conjecturent, ils interprètent, et presque toujours avec malveillance. Une âme délicate est choquée par de tels procédés. Elle garde la pudeur de ses impressions et de ses sentiments. Elle ne veut rien livrer aux passants d'elle-même, et pour conserver inviolé son doux mystère intime, elle se déguise avec une hypocrisie ingénieuse. Les passants renoncent à comprendre et continuent leur chemin: c'est tout ce qu'on leur demande!

Et puis, ce que veulent encore ces masques, c'est sortir d'eux-mêmes, devenir étrangers à eux-mêmes, se transformer en quelque chose d'autre, mais cesser un peu d'être éternellement les mêmes bipèdes monotones, que les mêmes espérances attirent, que les mêmes passions exaspèrent, que les mêmes préoccupations torturent, que les mêmes événements déçoivent!...

« Si tu pouvais, dit à Spark le Fantasio de Musset, si tu pouvais me transporter en Chine! Si je pouvais seulement sortir de ma peau pendant une heure ou deux! Si je pouvais être ce monsieur qui passe!... »

Etre le monsieur qui passe, n'importe lequel, fût-il ridicule, eût-il le nez de Cyrano, des oreilles d'âne, un bec de pelican! Etre même âne ou pelican! Etre un arbre, une pierre, une motte de terre!... Mais ne plus être soi; être autre chose, n'importe quoi! Voilà, certes, un désir qui, pour compliqué qu'il paraisse, n'en est pas moins fondamental et tout à fait humain...

En conséquence de quoi vous pouvez bien conclure que l'humanité n'est pas contente de son sort: cette conclusion ne sera pas paradoxale.

Essentiellement, l'homme a horreur de lui-même. Il fait pour se devenir étranger, les plus douloureux efforts; le plaisir qu'il prend à se déguiser à ses propres yeux est un signe du peu de plaisir qu'il trouve en lui-même. Il cherche à se fuir, à s'éviter; il se hait...

En même temps, à coup sûr, il est égoïste. Il s'aime et se hait tout ensemble. Ce n'est pas absolument contradictoire, et il n'y a pas de sentiments contradictoires pour le pauvre cœur humain...

... Ils furent plus beaux les déguisements de notre enfance! Ah! les travestissements improvisés en rois indiens avec des chaïes de grand'mère, en sauvages avec des plumes de coq dans les cheveux, en diables avec de la pomnade rosée sur les lèvres, les joues noircies avec du bouchon brûlé, des cornes en papier sur le front!...

Nous obtenions le maximum d'effet avec les moyens les plus simples: n'est-ce pas le comble de l'art? Nous réussissions, avec quelques étoffes, à nous donner de sincères impressions de Mille et une Nuits et de contes féériques. Nous les inventions nous-mêmes, nos contes féériques et nous arrivions à nous prendre nous-mêmes à nos propres inventions, à nous duper nous-mêmes pour notre plus grand plaisir.

Mais on perd bientôt cette aptitude charmante à se duper soi-même. La vie donne le sens exact de la réalité. Et c'est alors qu'on voudrait le plus ardemment se consoler avec des chimères, qu'on en est le plus incapable. On tâche encore de se jouer la comédie à soi-même. On le fait gauchement et sottement; rien n'est plus triste que ces enfantillages...

Nicolas.

## L'EXCLUSIVE

Pie X vient de supprimer d'un trait de plume l'exclusive, c'est-à-dire le droit revendiqué par les trois grandes puissances catholiques: Autriche, France, Espagne, de s'opposer à l'élection au souverain pontificat d'un cardinal qui, pour une raison ou pour une autre, ou même sans raison du tout, lui déplairait. Grosse et courageuse réforme. On sait que la dernière victime de l'exclusive fut, au conclave de 1903, le cardinal Rampolla. L'illustré secrétaire d'Etat de Léon XIII avait donné de ses sympathies à l'égard de la France, officiellement, assez de gages pour que la Triple s'émût de sa candidature, et d'autant plus que cette candidature paraissait avoir les plus grandes chances de succès. Ni l'Allemagne, puissance protestante, ni l'Italie — à cause de l'insoluble question du pouvoir temporel — ne pouvant intervenir, c'est l'Autriche qui s'en chargea, et l'on se rappelle comment le cardinal Puzyna, évêque de Cracovie, dénonça, en effet, l'exclusive, au nom du gouvernement autrichien, contre le cardinal Rampolla, alors que celui-ci avait déjà réuni sur son nom le plus de voix, mais non encore la majorité requise des deux tiers.

On ne reverra plus, — il est au moins probable qu'on ne reverra plus des scènes de ce genre, où les Etats avaient accoutumé de faire payer un peu cher à l'Eglise leur « protection ». Et s'il est

vrai que l'exclusive ait fait beaucoup parler d'elle de son vivant, sa nécrologie s'impose donc aujourd'hui. Aussi bien ses origines historiques sont-elles curieuses et est-il bon de connaître l'usage qui fut fait, pendant le dernier siècle, de ce fameux droit de veto.

La prétention des gouvernements à s'immiscer dans l'élection du chef de l'Eglise est aussi vieille que l'Eglise elle-même, mais la façon dont elle se manifesta au cours des âges chrétiens varia, dans l'énergie même de son affirmation, avec les chances qu'elle avait de s'imposer, et dans ses modalités, avec les divers modes d'élection des papes.

Aussi longtemps que le Pape fut élu par le clergé et le peuple de Rome exclusivement, les puissances trouvèrent dans cet exclusivisme une raison d'intervenir au nom des intérêts généraux de l'Eglise universelle, qui risquaient d'être sacrifiés à des intérêts particuliers par un collège tout local. Elles réclamèrent donc, sur l'élu de ce collège, un droit de confirmation. L'Eglise ne pouvait leur reconnaître ce droit, mais il va de soi que, dans la pratique, son indépendance eut beaucoup à souffrir des continuelles ingérences du pouvoir civil. De là la grande lutte du sacerdoce et de l'empire, qui mit aux prises pendant deux siècles l'Allemagne et la Papauté. C'est de cette lutte que devait sortir l'institution et la législation du conclave.

En appelant à concourir à l'élection du Pape des représentants de la catholicité tout entière et en codifiant cette élection de manière à en assurer l'absolue dignité, l'Eglise pensait enlever aux gouvernements étrangers tout prétexte d'immixtion. Ceux-ci renoncèrent, en effet, au droit de confirmation, mais non pas à la pratique de l'intervention, qui revêtit seulement une autre forme. Et puis, dans chacune des nations catholiques il y avait des cardinaux, c'est-à-dire des électeurs du Pape, les chefs de ces nations songèrent aussitôt à utiliser ces derniers, qui étaient, comme toute, leurs sujets, comme intermédiaires avec le Sacré-Colège tout entier.

Comment le Sacré-Colège n'aurait-il pas prêté l'oreille à des désirs, à des indications, exprimés de la sorte? Les princes réussirent plus d'une fois par ce moyen à gagner au candidat qui leur agréait un nombre suffisant de suffrages pour assurer son élection, et plus souvent à rallier contre celui qu'ils voulaient exclure assez de voix pour l'empêcher d'être élu, ce qui était beaucoup plus facile. L'élection du pape se faisant dès lors à la majorité des deux tiers. Et ce fut la première forme de l'exclusive.

Cette possibilité d'exclure ainsi par un jeu normal d'influences tel ou tel candidat engendra naturellement dans le Sacré-Colège des alliances plus ou moins subordonnées aux fluctuations de la politique internationale. Pendant la période de la prépondérance de la maison d'Autriche, les cardinaux espagnols, allemands, napolitains, lombards, unirent généralement leurs efforts. Et plus tard, au temps du « pacte de famille », l'accord s'établit par la force des choses entre les factions française, espagnole et napolitaine.

A quel moment précis cette exclusion par agissements et influence fut-elle transformée en droit d'exclusion directe, et formelle par autorité souveraine, l'histoire des conclaves est encore trop obscure pour qu'il soit possible de le dire. Il paraît toutefois certain que la transformation data du dix-septième siècle, c'est-à-dire de l'époque où, d'une part, les monarchies intéressées semblaient assez assurées du lendemain, étaient donc assez fortes pour imposer sur ce point leur volonté, où, d'autre part, l'Eglise, affaiblie, démembrée par le protestantisme, était le moins capable de résister à cette volonté.

Et nous savons en tout cas que, dès le commencement du dix-huitième siècle, le prononcé de l'exclusion formelle était admis sans conteste, avec les seules restrictions que voici: l'exclusion ne pouvait être prononcée qu'une fois dans le même conclave et contre un seul candidat par la même puissance. En outre, elle n'avait de valeur juridique qu'à la condition d'être communiquée officiellement au Sacré-Colège avant le scrutin par un cardinal accrédité *ad hoc* et appuyé au besoin par son ambassadeur. Enfin, le droit d'exclusion n'était alors et n'a jamais été depuis reconnu qu'aux trois grandes puissances catholiques: l'Autriche, la France et l'Espagne, dont les souverains pouvaient à des titres divers se réclamer de Charlemagne, à qui le Saint-Siège dut son pouvoir temporel.

Il y a cependant une école qui prétend que le droit d'exclusion n'appartient qu'à l'Autriche, dont l'empereur l'exerce en vertu de son titre d'« évêque de l'Eglise romaine », *advocatus ecclesiae romanae*, hérité de Justinien et de Charlemagne, et que l'Espagne et la France n'en font donc usage que par tolérance. D'après une autre école, dont les docteurs vont à l'extrême opposé, le droit d'exclusion serait inhérent à toute souveraineté politique. Par contre, il s'est trouvé des



que Albani remit au doyen du Sacré-Colège la note suivante :

En ma qualité d'ambassadeur extraordinaire d'Autriche, j'ai l'honneur de vous adresser, en votre nom, la lettre de Sa Majesté Impériale et Royale à Elle adressée que par la déclaration faite à Vos Eminences par l'ambassadeur d'Autriche (comte Apponyi) et en vertu des instructions qui m'ont été données, je remplis le devoir pénible pour moi de déclarer que la cour impériale de Vienne ne peut accepter comme souverain pontife S. Em. le cardinal Severoli, auquel elle donne une exclusion formelle.

ALBANI.

Le 21 septembre 1823.

Le surlendemain, l'ambassadeur d'Autriche adressa au Sacré-Colège une note officielle confirmant ce qu'on vient de lire. Le cardinal Severoli n'obtint que deux ou trois voix dans les scrutins qui suivirent. Ses partisans le prièrent de désigner lui-même le candidat sur lequel il désirait que se portassent leurs suffrages. Il désigna le cardinal de Genga. Et celui-ci fut élu par trente-quatre voix le 28 septembre. Il prit le nom de Léon XII.

Au concave de 1829, qui aboutit à l'élection de Pie VIII, le même Albani avait été chargé de l'exclusion de l'Autriche contre le cardinal de Gregorio ; le cardinal de Clermont-Tonnerre avait reçu des mains de Chateaubriand celle de la France contre le cardinal Albani, et l'Espagne, enfin, prétendit exclure le cardinal Giustiniani. Ce dernier, ancien nonce à Madrid, s'y était montré hostile aux ministres libéraux et favorable aux revendications de don Carlos. Aucune de ces exclusions ne fut dénoncée, les candidatures en cause n'ayant pas de chances de succès.

L'Autriche renouveau, quelques mois plus tard, au concave de 1830-1831, son veto contre le cardinal de Gregorio. Toutefois, cette exclusion n'est pas dénoncée officiellement, l'intéressé ayant de lui-même retiré sa candidature.

Le cardinal Isard est chargé du veto éventuel de la France contre le cardinal Macchi. Louis-Philippe était alors roi des Français et Macchi, ancien nonce à Paris, se trouvait lui d'amitié avec Charles X et en correspondance cordiale avec les princes et princesses de la branche aînée. Quant à l'Espagne, elle exclut de nouveau le cardinal Giustiniani. Celui-ci avait déjà recueilli vingt et un suffrages quand le cardinal Marco y Catalan communiqua au doyen du Sacré-Colège le billet que voici :

Le soussigné, ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire de Sa Majesté Catholique auprès du Saint-Siège, fait ses compliments distingués à Son Eminence le cardinal doyen et le prie de faire savoir au Sacré-Colège, réuni en concave, qu'au nom de son auguste souverain, et par ordre exprès de Sa Majesté Catholique, il donne l'exclusion du trône pontifical à l'éminentissime cardinal Giustiniani.

PEDRO-GOMEZ LABRADOR.

Rome, 41 décembre.

La lecture de cette note fit perdre incontinent 11 voix à Giustiniani, et le lendemain 8. Il ne lui en restait donc plus que 2. Mais il désigna le candidat sur lequel ses partisans devaient reporter leurs voix. Et celui-là — Mauro Capellari — régna sous le nom de Grégoire XVI.

Le concave de 1846 fut de très courte durée. L'Autriche n'eut pas le temps d'exclure le cardinal Mastai, archevêque d'Imola. Quand, le 26 juin, l'archevêque autrichien de Milan, Mgr Gaisruck, arriva à Rome, porteur des instructions impériales, il n'y avait plus de cardinal Mastai. Pie IX régnait depuis cinq jours.

En 1872 il n'y eut pas de concave, mais le pape étant tombé gravement malade, les gouvernements commencèrent à se préoccuper d'une éventualité qui ne devait se réaliser que six années plus tard. M. Thiers, président de la République française, adressa donc à son ambassadeur près du Saint-Siège, M. de Courcelles, des instructions très précises, lui faisant tout le secret fut gardé pendant près de trente ans.

M. Thiers, suggestionné peut-être par ses vieilles rancunes personnelles contre Grégoire XVI, ancien ministre de Louis-Philippe, toujours trouva d'une docilité absolue aux exigences de son gouvernement, n'exclut nominativement aucun cardinal, mais il prétendait s'opposer à l'élection d'un moine, quel qu'il fût, au souverain pontificat.

Un moine, écrivait-il à M. de Courcelles, ne connaît pas le monde et ses nécessités diverses. Il est habitué à vivre dans l'isolement, au milieu des idées fermentées ; et son esprit, circonscrit par de petites intrigues, n'est pas préparé à embrasser avec ampleur les grands intérêts d'un pape à la charge. Au contraire, un évêque qui a gouverné un diocèse pendant un certain nombre d'années a été initié aux choses de l'administration, mêlé aux difficultés de la politique et aux obligations de la vie civile ; il a été en contact avec les hommes ; il a senti l'importance des nécessités de certaines conciliations, de certaines transactions. Bref, le second est un homme de la vie pratique, tandis que le premier n'appartient qu'au domaine contemplatif. Par conséquent pas de moine !

Humainement parlant, les raisons de M. Thiers ne sont point sans valeur. Et si l'est vrai, comme le raconte Mgr Besson dans sa *Vie du cardinal de Bonnechose*, que ce prince de l'Eglise ait été chargé au concave de 1878 de l'exclusion de la France contre le cardinal Bilio, qui appartenait à l'ordre des Barnabites, ce furent sans doute les mêmes raisons qui inspirèrent à cette époque le gouvernement français. Mais le fait rapporté par Mgr Besson est très contesté. Toujours est-il que l'exclusion ne fut point dénoncée, au concave de 1878, contre Bilio.

Il est vrai que la candidature du cardinal Pecci, qui devait régner glorieusement sous le nom de Léon XIII, s'imposait avec une telle force qu'elle ne pouvait laisser aux autres candidats aucun espoir fondé. D'autres candidats, à vrai dire, et pour le motif que nous venons d'indiquer, il n'y en eut point à proprement parler, et pas même Bilio, qui avait tout de suite battu en retraite, porté sur lui ses maigres espérances de victoire. Toutefois, ceux qui veulent à tout prix que la France ait nominativement exclu Bilio, expliquent sa retraite précipitée par la confiance que lui aurait faite le cardinal de Bonnechose, dès le début du concave, de sa prétendue mission.

L'on sait enfin comment le cardinal Rampolla fut exclu par l'Autriche au

concave de 1903. Au premier scrutin de la première journée il avait obtenu vingt-quatre voix, au second vingt-neuf. C'est le lendemain matin, 2 août, que le cardinal de Cracovie dénonça l'exclusion de l'Autriche contre l'ancien secrétaire d'Etat de Léon XIII. Sa voix tremblait légèrement et sa main hésita lorsqu'il tendit au cardinal Oreglia, doyen du Sacré-Colège, en le priant de vouloir bien le communiquer aux cardinaux, le document qu'il avait préparé. Oreglia prit ce papier d'un air méprisant et refusa d'en donner lecture. Le cardinal Puzyna fut obligé de le lire lui-même. Il était ainsi conçu :

Je me fais un honneur, ayant été appelé à cet office par un ordre très haut, de prier votre Eminence, en sa qualité de doyen du Sacré-Colège, et de camélingue de la Sainte Eglise romaine, de vouloir bien approuver pour sa propre information et pour le déclarer d'une manière officielle au nom et par l'autorité de François-Joseph, empereur d'Autriche et roi de Hongrie, que Sa Majesté, entendant d'un droit et d'un privilège anciens, prononce le veto d'exclusion contre mon éminentissime Seigneur le cardinal Mariano Rampolla del Tindaro.

« Je me fais un honneur... », l'expression était peut-être assez mal choisie. Le cardinal Rampolla, très digne, prit la parole : « Je proteste énergiquement, dit-il, contre la blessure qui vient d'être faite par le pouvoir civil à la dignité du Sacré-Colège et à la liberté des élections ecclésiastiques ; quant à moi, je ne m'est jamais rien de plus honorable et de plus heureux. »

Après quoi, l'on procéda au vote, et contrairement à tous les précédents, celui que l'Autriche venait d'exclure garda ses vingt-neuf voix de la veille. Bien mieux, au scrutin du soir, il gagna encore une voix. Puis ce fut la débâcle inévitable. Il y eut, cependant, un cardinal français qui s'honora en demeurant, jusqu'au dernier scrutin, inclusivement, fidèle au candidat de la France. C'était le cardinal Perraud, évêque d'Autun et membre de l'Académie française.

Ces renseignements très précis m'ont été donnés par le même cardinal Rampolla, les plus en vue du Sacré-Colège, lequel en pouvait témoigner de visu. Le cardinal Perraud se souvenait sans doute des bulles *In hac sublimi* et *Consulturi*, du pape Pie IX. La première est du 23 août 1871, et elle condamne expressément l'exclusion. *Exclusio*, dit-elle, *prossus et remoto quovis laico potestatis cujuslibet gradus et conditionis interveniente*. Peut-être y avait-il la note sorte de revanche contre les puissances catholiques qui, moins d'un an auparavant, avaient laissé dépouiller le Saint-Siège sans faire entendre même une protestation. Puisque ces puissances n'étaient pas intervenues pour défendre le Saint-Siège en des conjonctures aussi douloureusement graves, Pie IX pouvait penser qu'elles avaient perdu *ipso facto* tout droit ou toute apparence de droit à intervenir dans l'élection du chef de cette Eglise, privée désormais, par la complicité de leur silence, de son domaine temporel et livrée par elles en quelque manière à ses ennemis.

Peut-être pensa-t-il aussi, plus tard, que ce rapprochement de dates, en permettant d'attribuer la bulle *In hac sublimi* à quelque ressentiment personnel, risquait d'affaiblir un peu l'autorité morale de ce document. C'est pourquoi il le renouvela solennellement, le 10 octobre 1877, par la bulle *Consulturi*.

Quoi qu'il en soit, Pie IX, ainsi que je l'ai dit plus haut, avait failli être lui-même victime de l'exclusion. Au contraire, Pie X, en a évidemment profité. Et il est d'autant plus curieux de constater que de ces deux papes, c'est le second qui condamne avec le plus d'énergie, au point de vue de la plus d'énergie, une ingérence abusive à laquelle il est malgré tout redevenu de la tiare. Ceux qui contreviennent à sa défense encourraient l'excommunication réservée au futur pontife. Et Pie X, usant en outre, contre eux, d'une formule dont l'archaïsme n'est point sans beauté, les livre d'avance à « l'indignation du Dieu tout-puissant et de ses saints apôtres Pierre et Paul ».

Julien de Narfon.

## AU PAYS DU GRECO

A présent que je me remémore les quelques semaines vécues à la-bas, dans cette Tolède qui l'adopta après qu'il eut quitté la Crète, puis Venise, et connu les dures bizarreries du roi Philippe II, il me semble que lui-même y fut mon guide, le vieux Greco, l'homme au maigre visage ravagé. C'est pour l'amour de lui, et pour ne pas négliger rien de ce qu'il put offrir, que j'ai visité tant d'églises, pénétré dans tant de couvents, et du pont San Martin au pont d'Alcantara, tant parcouru Tolède décrépite, mais qui n'a pas oublié ses diverses splendeurs, et qu'elle fut romane, gothique et musulmane. C'est lui-même qui m'a guidé et je dois reconnaître que ces pérégrinations dans lesquelles il entraînait que veut le bien connaître ne sont pas inutiles. Ils se ressemblent, cette ville et son peintre ; tous deux excellent à tirer l'exaltation de la sécheresse avec une violence à vous brûler les yeux et la pensée et je crois très difficile d'aimer et de comprendre l'un avant que d'avoir connu l'autre.

C'est au musée de Madrid qu'il commence de surprendre, ce Greco. Ses portraits d'hommes, fins visages enfoncés dans la colleterette d'un blanc crémeux et tout éclairés d'un extraordinaire rayonnement intérieur, quelques tableaux religieux brillant de flammes, et l'éclatante, la délicate, la juste et précieuse couleur de certains, de quelques autres, de certaines transactions. Bref, le second est un homme de la vie pratique, tandis que le premier n'appartient qu'au domaine contemplatif. Par conséquent pas de moine !

Humainement parlant, les raisons de M. Thiers ne sont point sans valeur. Et si l'est vrai, comme le raconte Mgr Besson dans sa *Vie du cardinal de Bonnechose*, que ce prince de l'Eglise ait été chargé au concave de 1878 de l'exclusion de la France contre le cardinal Bilio, qui appartenait à l'ordre des Barnabites, ce furent sans doute les mêmes raisons qui inspirèrent à cette époque le gouvernement français. Mais le fait rapporté par Mgr Besson est très contesté. Toujours est-il que l'exclusion ne fut point dénoncée, au concave de 1878, contre Bilio.

L'on sait enfin comment le cardinal Rampolla fut exclu par l'Autriche au

murs, la ville entière. Selon l'heure, matinale ou tardive, car les chapelles où dorment les chefs-d'œuvre sont visibles aux moments les plus variables, selon le caprice d'un sacrilège ou du décret d'une supérieure, les femmes, rangées en file terminable, autour des rares fontaines d'ou coulent les eaux, attendent leur tour d'aller remplir les cruches de grès, ou bien, au soleil couchant, sur la ronde couronne de Saint-Jean-des-Rois, respirent une fleur si légère et si vive que les yeux s'éblouissent, tandis que l'esprit étouffe de ne pouvoir également respirer et s'alléger. Ainsi, le promeneur apprend d'abord à bien sentir toute la dure aridité de cette ville que ne parvient pas à désalterer le fleuve tournant autour d'elle, le Tage, rougeâtre et lent, couleur de toutes les choses pesantes ou cruelles, rougeâtre comme la terre, comme l'or et comme le sang ; et il apprend le degré d'exaltation auquel peut atteindre cette aridité, quand les vieilles pierres, quand les murs, quand les sens, sensibles à tous les reflets, sont brusquement touchés par la plus belle des lumières.

Vieux Greco, il se peut que l'on soit souvent, tandis que l'on se cherche, distrait de tout ; mais, cependant, les enseignements que donne la bien-aimée Tolède montent avec elle, et l'on se sent mieux susceptible d'écouter l'apôtre.

Comment exprimer toute la vie intérieure dont, par sa structure même, cette ville semble le symbole ? Dans un paysage de rouille et de vert-de-gris, ensermé par ce fleuve qui la baigne sans la rafraîchir et semble brûler encore l'air d'un jour tranquille, le corps blanc de la Cava, elle escalade d'un effort tenace le rocher au sommet duquel s'élance la cathédrale et l'Alcazar ; et de ce gouffre à mystère, elle se contournant, se resserant, mystérieuse de toute l'existence cachée de ses pations bien closes. Elle est pleine de science et de sagesse ; pleine de maternité, de larmes et de lamentations ; pleine d'amour aussi, car on y chuchote ardemment, au crépuscule, de chaque côté des fenêtres basses, aux grilles féroces.

L'air vit d'une « faruca » jouée tout à coup et qui fait, en pleine rue, sauter les passants, encore l'air d'un jour tranquille, le corps blanc de la Cava, elle escalade d'un effort tenace le rocher au sommet duquel s'élance la cathédrale et l'Alcazar ; et de ce gouffre à mystère, elle se contournant, se resserant, mystérieuse de toute l'existence cachée de ses pations bien closes. Elle est pleine de science et de sagesse ; pleine de maternité, de larmes et de lamentations ; pleine d'amour aussi, car on y chuchote ardemment, au crépuscule, de chaque côté des fenêtres basses, aux grilles féroces.

Elle vit d'une « faruca » jouée tout à coup et qui fait, en pleine rue, sauter les passants, encore l'air d'un jour tranquille, le corps blanc de la Cava, elle escalade d'un effort tenace le rocher au sommet duquel s'élance la cathédrale et l'Alcazar ; et de ce gouffre à mystère, elle se contournant, se resserant, mystérieuse de toute l'existence cachée de ses pations bien closes. Elle est pleine de science et de sagesse ; pleine de maternité, de larmes et de lamentations ; pleine d'amour aussi, car on y chuchote ardemment, au crépuscule, de chaque côté des fenêtres basses, aux grilles féroces.

Elle vit d'une « faruca » jouée tout à coup et qui fait, en pleine rue, sauter les passants, encore l'air d'un jour tranquille, le corps blanc de la Cava, elle escalade d'un effort tenace le rocher au sommet duquel s'élance la cathédrale et l'Alcazar ; et de ce gouffre à mystère, elle se contournant, se resserant, mystérieuse de toute l'existence cachée de ses pations bien closes. Elle est pleine de science et de sagesse ; pleine de maternité, de larmes et de lamentations ; pleine d'amour aussi, car on y chuchote ardemment, au crépuscule, de chaque côté des fenêtres basses, aux grilles féroces.

Elle vit d'une « faruca » jouée tout à coup et qui fait, en pleine rue, sauter les passants, encore l'air d'un jour tranquille, le corps blanc de la Cava, elle escalade d'un effort tenace le rocher au sommet duquel s'élance la cathédrale et l'Alcazar ; et de ce gouffre à mystère, elle se contournant, se resserant, mystérieuse de toute l'existence cachée de ses pations bien closes. Elle est pleine de science et de sagesse ; pleine de maternité, de larmes et de lamentations ; pleine d'amour aussi, car on y chuchote ardemment, au crépuscule, de chaque côté des fenêtres basses, aux grilles féroces.

Elle vit d'une « faruca » jouée tout à coup et qui fait, en pleine rue, sauter les passants, encore l'air d'un jour tranquille, le corps blanc de la Cava, elle escalade d'un effort tenace le rocher au sommet duquel s'élance la cathédrale et l'Alcazar ; et de ce gouffre à mystère, elle se contournant, se resserant, mystérieuse de toute l'existence cachée de ses pations bien closes. Elle est pleine de science et de sagesse ; pleine de maternité, de larmes et de lamentations ; pleine d'amour aussi, car on y chuchote ardemment, au crépuscule, de chaque côté des fenêtres basses, aux grilles féroces.

Elle vit d'une « faruca » jouée tout à coup et qui fait, en pleine rue, sauter les passants, encore l'air d'un jour tranquille, le corps blanc de la Cava, elle escalade d'un effort tenace le rocher au sommet duquel s'élance la cathédrale et l'Alcazar ; et de ce gouffre à mystère, elle se contournant, se resserant, mystérieuse de toute l'existence cachée de ses pations bien closes. Elle est pleine de science et de sagesse ; pleine de maternité, de larmes et de lamentations ; pleine d'amour aussi, car on y chuchote ardemment, au crépuscule, de chaque côté des fenêtres basses, aux grilles féroces.

Elle vit d'une « faruca » jouée tout à coup et qui fait, en pleine rue, sauter les passants, encore l'air d'un jour tranquille, le corps blanc de la Cava, elle escalade d'un effort tenace le rocher au sommet duquel s'élance la cathédrale et l'Alcazar ; et de ce gouffre à mystère, elle se contournant, se resserant, mystérieuse de toute l'existence cachée de ses pations bien closes. Elle est pleine de science et de sagesse ; pleine de maternité, de larmes et de lamentations ; pleine d'amour aussi, car on y chuchote ardemment, au crépuscule, de chaque côté des fenêtres basses, aux grilles féroces.

Elle vit d'une « faruca » jouée tout à coup et qui fait, en pleine rue, sauter les passants, encore l'air d'un jour tranquille, le corps blanc de la Cava, elle escalade d'un effort tenace le rocher au sommet duquel s'élance la cathédrale et l'Alcazar ; et de ce gouffre à mystère, elle se contournant, se resserant, mystérieuse de toute l'existence cachée de ses pations bien closes. Elle est pleine de science et de sagesse ; pleine de maternité, de larmes et de lamentations ; pleine d'amour aussi, car on y chuchote ardemment, au crépuscule, de chaque côté des fenêtres basses, aux grilles féroces.

Elle vit d'une « faruca » jouée tout à coup et qui fait, en pleine rue, sauter les passants, encore l'air d'un jour tranquille, le corps blanc de la Cava, elle escalade d'un effort tenace le rocher au sommet duquel s'élance la cathédrale et l'Alcazar ; et de ce gouffre à mystère, elle se contournant, se resserant, mystérieuse de toute l'existence cachée de ses pations bien closes. Elle est pleine de science et de sagesse ; pleine de maternité, de larmes et de lamentations ; pleine d'amour aussi, car on y chuchote ardemment, au crépuscule, de chaque côté des fenêtres basses, aux grilles féroces.

Elle vit d'une « faruca » jouée tout à coup et qui fait, en pleine rue, sauter les passants, encore l'air d'un jour tranquille, le corps blanc de la Cava, elle escalade d'un effort tenace le rocher au sommet duquel s'élance la cathédrale et l'Alcazar ; et de ce gouffre à mystère, elle se contournant, se resserant, mystérieuse de toute l'existence cachée de ses pations bien closes. Elle est pleine de science et de sagesse ; pleine de maternité, de larmes et de lamentations ; pleine d'amour aussi, car on y chuchote ardemment, au crépuscule, de chaque côté des fenêtres basses, aux grilles féroces.

Elle vit d'une « faruca » jouée tout à coup et qui fait, en pleine rue, sauter les passants, encore l'air d'un jour tranquille, le corps blanc de la Cava, elle escalade d'un effort tenace le rocher au sommet duquel s'élance la cathédrale et l'Alcazar ; et de ce gouffre à mystère, elle se contournant, se resserant, mystérieuse de toute l'existence cachée de ses pations bien closes. Elle est pleine de science et de sagesse ; pleine de maternité, de larmes et de lamentations ; pleine d'amour aussi, car on y chuchote ardemment, au crépuscule, de chaque côté des fenêtres basses, aux grilles féroces.

Elle vit d'une « faruca » jouée tout à coup et qui fait, en pleine rue, sauter les passants, encore l'air d'un jour tranquille, le corps blanc de la Cava, elle escalade d'un effort tenace le rocher au sommet duquel s'élance la cathédrale et l'Alcazar ; et de ce gouffre à mystère, elle se contournant, se resserant, mystérieuse de toute l'existence cachée de ses pations bien closes. Elle est pleine de science et de sagesse ; pleine de maternité, de larmes et de lamentations ; pleine d'amour aussi, car on y chuchote ardemment, au crépuscule, de chaque côté des fenêtres basses, aux grilles féroces.

Elle vit d'une « faruca » jouée tout à coup et qui fait, en pleine rue, sauter les passants, encore l'air d'un jour tranquille, le corps blanc de la Cava, elle escalade d'un effort tenace le rocher au sommet duquel s'élance la cathédrale et l'Alcazar ; et de ce gouffre à mystère, elle se contournant, se resserant, mystérieuse de toute l'existence cachée de ses pations bien closes. Elle est pleine de science et de sagesse ; pleine de maternité, de larmes et de lamentations ; pleine d'amour aussi, car on y chuchote ardemment, au crépuscule, de chaque côté des fenêtres basses, aux grilles féroces.

Elle vit d'une « faruca » jouée tout à coup et qui fait, en pleine rue, sauter les passants, encore l'air d'un jour tranquille, le corps blanc de la Cava, elle escalade d'un effort tenace le rocher au sommet duquel s'élance la cathédrale et l'Alcazar ; et de ce gouffre à mystère, elle se contournant, se resserant, mystérieuse de toute l'existence cachée de ses pations bien closes. Elle est pleine de science et de sagesse ; pleine de maternité, de larmes et de lamentations ; pleine d'amour aussi, car on y chuchote ardemment, au crépuscule, de chaque côté des fenêtres basses, aux grilles féroces.

Elle vit d'une « faruca » jouée tout à coup et qui fait, en pleine rue, sauter les passants, encore l'air d'un jour tranquille, le corps blanc de la Cava, elle escalade d'un effort tenace le rocher au sommet duquel s'élance la cathédrale et l'Alcazar ; et de ce gouffre à mystère, elle se contournant, se resserant, mystérieuse de toute l'existence cachée de ses pations bien closes. Elle est pleine de science et de sagesse ; pleine de maternité, de larmes et de lamentations ; pleine d'amour aussi, car on y chuchote ardemment, au crépuscule, de chaque côté des fenêtres basses, aux grilles féroces.

Elle vit d'une « faruca » jouée tout à coup et qui fait, en pleine rue, sauter les passants, encore l'air d'un jour tranquille, le corps blanc de la Cava, elle escalade d'un effort tenace le rocher au sommet duquel s'élance la cathédrale et l'Alcazar ; et de ce gouffre à mystère, elle se contournant, se resserant, mystérieuse de toute l'existence cachée de ses pations bien closes. Elle est pleine de science et de sagesse ; pleine de maternité, de larmes et de lamentations ; pleine d'amour aussi, car on y chuchote ardemment, au crépuscule, de chaque côté des fenêtres basses, aux grilles féroces.

sorte que, l'eau charriant le sang des supplicés, la ville fut rouge ; c'est, dans l'histoire, le « bain de sang » de Stockholm. Gustave-Adolphe et Charles XII menèrent par l'Europe de tels escadrons qu'en Lorraine, aujourd'hui encore, on fait tenir tranquilles les enfants en les menaçant des Suédois. Dans les rues de Stockholm, Fersen, qui aimait la reine Marie-Antoinette, subit un supplice de plusieurs heures et fut écharpé par la foule... Il est vrai qu'en France la vie n'était pas beaucoup plus douce...

En ce temps-là, Gustave IV, le fils de Gustave III, véritable Hamlet, de la plus ridicule, haïssable et digne de pitié, errait à l'étranger, abandonné. Ses prédécesseurs avaient souvent sans succès une lutte poignante et terrible, jusqu'à l'aller de l'existence même de la Suède, contre les seigneurs, « petits rois », qui, aussi bien que les ministres et les orateurs des Etats, se vendaient et croyaient la vendre soit à la Russie, soit à l'Angleterre.

Strindberg a cherché ses héros dans cette histoire. Seulement, le souci qu'il eut ne fut pas celui d'un historien ni d'un archéologue. Son œuvre est, au sens que donnait Ferdinand Brunetière à ce mot, — lyrique...

Avec toute la belle étoffe dans laquelle il pouvait tailler, il n'a pas fait un tableau, ni composé une scène, ni même un portrait. Il s'est peint lui-même, avec sa nervosité d'homme moderne, sous la figure d'Askanius, sous celles d'Olans Petri, de Gustave Vasa, de Gustave-Adolphe et des autres protagonistes de ses pièces.

L'étonnant, c'est qu'ainsi sa besogne d'écrivain lui guéri... En fait de thérapeutique littéraire, je n'aurais eu de confiance que dans une poésie objective... Mais à chacun son remède !

Les terribles héros suédois, bâtisseurs et destructeurs, Strindberg nous les présente qui doutent d'eux-mêmes, demandent conseil à des gens qui s'en vont sans leur répondre. Leurs serviteurs se moquent d'eux, les enfants les narguent. Il paraît que les anachronismes abondent. Peu importe. Et, quant au caractère que Strindberg a fait sur le caractère de cette histoire nationale, eh bien, il l'a fait si résolu qu'on n'en est plus choqué. Peut-être seulement se demande-t-on si, cherchant des anecdotes capables d'illustrer de psychologiques études d'abolie, il ne valait pas mieux s'adresser ailleurs qu'aux ruines annales de la Suède. Mais, en définitive, qu'importe ?

Et les contre-sens qu'on fait sur l'histoire sont la protection même du passé, le gage de sa durée : — c'est la critique, instrument de vérité parfaite, qui tue le passé.

Cependant, M. Jacques de Coussange est assez choqué des désinvoltes erreurs de Strindberg :

Gustave-Adolphe, qui fait le sujet d'une tragédie de deux cents pages, est, de ses héros, celui qui nous scandalise le plus. Victorieux, il débarrasse en Poméranie. Les Impériaux fuient devant lui ; et son âme se trouble d'elle. Il n'a ni plan ni dessin. Avant la bataille, il est pâle, inquiet, et il discourt longuement. On ne se l'imagine pas, après avoir dit à un des pages : « J'agis toujours bien et n'ai rien encore à me reprocher », souffrant qu'il le regardait droit dans les yeux et lui répondait : « Oh ! Dieu, il le croit... La galette jeune de ce « roi blond », dont le souvenir est de tradition, nous est révélée par ses contes, nous qui n'avons rien de plus que nous en rendue sensible.

L'Erik XIV, de Strindberg, est un type shakespearien. Fils aîné de Gustave Vasa, il est détesté de sa belle-mère. Celle-ci ne rêve que d'assurer le trône à ses fils. Ses frères le détestent ; et il croit que le roi le déteste aussi. Il demande : — Pourquoi irais-je à la maison ? Les hommes sont partout aussi bons et aussi mauvais. C'est pourquoi je préfère la société qu'on appelle mauvaise. Le monde est une maison de fous.

La reine lui demande : — Pourquoi me haïs-tu ?

Il répond : — Parce que je ne puis vous aimer... Il est défendu d'aimer sa belle-mère. Et, en même temps, il faut qu'on l'aime... C'est idiot !

Elle réplique : — Tu es une langue de couleuvre...

(De vipère ?...)

Une intelligence de couleuvre, ajoute-t-elle. (De vipère ?...)

La reine lui reproche de n'avoir point de cœur. Il répond :

Qu'en ferais-je ? Je jeterai aux pieds des femmes pour qu'elles crachent dessus ! D'ailleurs, mon cœur est dans un cercueil, à côté de ma mère. Je n'aurais que cinq ans lorsque cela arriva. Mais cela arriva cependant, et j'en suis sûr, car j'ai vu la tête un trou fait par le marteau de Tor. Mais je ne l'ai pas vu, car, à l'enterrement, quand je demandai à regarder ma mère pour la dernière fois, on avait déjà visé le couvercle. Là se trouve mon unique cœur. Je n'en ai pas de rechange...

C'est tout à fait un jeune prince Hamlet ; mais, au lieu de venger son père, il songe à la reine sa mère. Et il est irrésoluble, rêveur et narquois, comme l'autre sur la terrasse d'Elseuier.

Il est un peu gris, quand le roi lui dit :

— Erik, si tu te voyais, tu te dégoûterais toi-même !

Il répond qu'il se dégoûte, en effet ; mais qu'il ne peut pas se refaire et il est ainsi.

Ce jeune prince, sur le trône, sera fort mal commode, un jaloux et un furieux :

Il jette sur ses courtisans les objets qu'il a sous la main, vases de fleurs ou meubles. Il veut prononcer un discours devant les Etats, bredouille, nous qui en avons des témoins pour ceux des gens qu'il accuse. Il blesse cruellement Karin Mansdotter, la fille du peuple qui lui a donné son amour fidèle et apaisant, lui faisant essayer la coupe du mariage. Il se destine à sa royale fiancée, la reine, et, lorsque celle-ci, terrifiée par les mœurs qu'il ordonne, s'enfuit avec ses enfants, il est saisi d'un désespoir sauvage et touchant dans son expression. Il décrit leurs jeux avec une exquise tendresse ; il embrasse leurs poupées, dont il sait les noms...

Erik, alors, retrouve la douce Karin et l'épouse. Mais, le soir, il n'a pas invité au repas nuptial ses frères, la cour, les seigneurs... Il a invité la populace, parmi laquelle on reconnaît Agda, du cabaret de la *Colombe bleue*, la maîtresse de Jacob Israël, et puis le soldat qui fut le père de la mariée et puis ses frères qui vont lui réclamer de l'argent. Erik siège au milieu de cette compagnie. Et, à haut voix, il fait maintes réflexions touchant le monde, la mort et la vie... Il s'interrompt, de temps en temps, pour recom-

mander à ses valets de servir ses étranges invités avec politesse. Ses frères se saisissent de lui, l'emprisonnent. La populace crie :

— Vive l'ami du peuple, le roi des paysans !

Il entend cela ; et il demande :

— Est-ce moi qu'on appelle ainsi ? Et quelqu'un dit-il vraiment du bien de moi ?

Tel est son pessimisme d'ivrogne philosophe. Et voilà ce que nous apprend M. Jacques de Coussange, à propos des drames historiques de son auteur.

Mais Strindberg est revenu au roman réaliste. Il a publié récemment la *Bière du Fatigue* et le *Bouc émissaire*.

La *Bière du Fatigue* est une histoire de mariage malheureux. Un jeune savant, près de mourir, raconte son aventure, et avec une terrible lucidité. Aventure simple et tragique, aventure de bonheur que les disputes interrompent, séparation, et des essais de se reprendre, et mille fautes et plus encore de maladresses. Il n'a pas, à la réflexion, de couleur contre sa femme. Il constate une fatalité qui fait qu'un homme et une femme, réunis par le mariage, se torturent mutuellement... Et il généralise son expérience individuelle, comme est si porté à le faire le pauvre cœur humain !

Ah ! sa femme ne lui a pas plu longtemps... Car il décrit ainsi l'aspect des malades de cette dame :

Je la voyais, le matin, dans un vilain peignoir, non coiffée, telle qu'une furie, bossue, avec des bras qui tombaient et des pantalons qui traînaient. Elle était ce que j'ai jamais vu de plus laid ; et, cependant, elle se croyait irrésistible. Plus tard, dans la matinée, quand elle s'habillait, elle mettait une robe d'une étoffe qui faisait penser au tapis d'une chambre de cuisinière, avec des raies et des fleurs et toujours d'une couleur mal seyante. Quand ses cheveux pendaient, le visage accompagnait la coiffure ; il devenait long, laid, avec un front d'oiseau qui avait une expression commune, bête et brutale. Mais, lorsque, à l'heure des visites, elle se mettait en toilette pour les autres, elle relevait ses cheveux et aussitôt elle prenait une petite figure. La tête, spirituelle et gracieuse, était aussi jolie vue par derrière que par devant. C'était une autre personne.

C'est assez drôle. Et ce jeune savant n'aurait pas dû se marier. Ou bien, il avait mal choisi sa femme.

Le *Bouc émissaire* est la romantique histoire d'un paria. Le décor est, dans une petite ville, une auberge où fréquentent les employés de la mairie, de la poste, les maîtres d'école, enfin les petites gens. Jeux de quille, pavillons au bord de la rivière ; bref, l'été, un paradis. La salle de l'auberge est garnie de buffets où sont disposés avec ordre des gobelets, des flacons, des jattes venant des Indes orientales.

Le patron de l'auberge est un ancien chanteur...

C'était un homme délicat de sentiments, silencieux, tranquille et sobre. Vêtu d'une redingote, il commandait par des signes et par des regards. Il faisait toujours crédit, pourvu qu'on s'adressât à lui, et il n'aurait pas quels étaient ceux qui venaient dans sa maison quand leur bourse était vide et, quand elle était pleine, allaient au Café de la Ville. Il ne souffrait point d'observation justifiée ni injustifiée. Il le fit bien entendre à un commis-voyageur allemand qui, ayant demandé de la bière, voulait avoir un verre avec celui qu'il avait apporté. On ne trouva pas ce qu'il réclamait et comme il se fâch



## LECTURES ÉTRANGÈRES

## Les méfaits des tigres

Pendant les quatre premières années du vingtième siècle, les tigres de l'Inde n'ont pas dévoré moins de quatre mille êtres humains. O néant de la civilisation ! Comment l'Angleterre qui s'enorgueillit à bon droit, de donner aux autres nations l'exemple du progrès sous toutes ses formes ; l'Angleterre qui ajoute chaque jour de nouveaux perfectionnements aux armes dont se servent les chasseurs de gros gibier, l'Angleterre qui est par excellence la patrie des hommes de sport, toujours prêts à risquer leur vie dans des duels avec les grands fauves ; comment l'Angleterre n'a-t-elle pas réussi à délivrer ses sujets de l'indoustan d'une bête féroce qui leur fait payer chaque année, un tribut de mille existences humaines et de vingt mille têtes de bétail.

Il est temps, s'écrie la *Modern Review* de Calcutta, de ne plus reculer devant aucun moyen d'extermination pour débarrasser l'Inde d'un carnassier dont les victimes représentent 37 pour 100 des décès causés par les animaux sauvages et dont les dévastations ruinent les éleveurs de bestiaux.

Jamais une guerre à mort ne fut plus légitime, mais ce n'est pas du jour au lendemain que dans la péninsule du Gange, l'homme supprimera le plus dangereux de ses ennemis. Le tigre est de force à se défendre, il n'est pas d'animal mieux armé pour le combat de la vie.

Dans le sud de l'Inde, dit la *Modern Review*, il n'est pas rare qu'un tigre ait plus de quatre mètres de longueur et suivant des témoignages dignes de foi, on a vu un de ces animaux franchir une haie de deux mètres de hauteur en tenant un bœuf entre ses dents.

Si sa force et son agilité ne lui suffisent pas pour se défendre, le tigre trouverait dans les jungles du Bengale et des provinces du centre un inviolable asile. Il est des régions où les chasseurs les plus intrépides ne peuvent pas pénétrer. Sur plus d'un point de la presqu'île du Gange, il faudrait pour supprimer les animaux sauvages, défricher d'abord le pays.

La mise en culture des territoires immenses dont les bêtes de proie ont pris possession et dont l'accès est à peu près interdit à l'homme, ne suffirait pourtant pas pour faire subir au tigre, privé de son dernier refuge, le sort qu'a éprouvé le loup dans les îles Britanniques.

Une œuvre d'extermination qui a été facile dans un pays de médiocre étendue, dont tous les habitants étaient unanimes à poursuivre de leur haine un animal dangereux, rencontre des obstacles à peu près insurmontables sur un territoire immense où le proselit est soutenu par les sympathies secrètes des populations. Le brigandage n'est prospère que dans les pays où les bandits peuvent compter sur la complicité tacite des habitants des campagnes. C'est le cas des tigres de l'Inde. Le paysan du Bengale ne voit pas d'un mauvais œil un grand carnassier qui rend un indiscutable service à l'agriculture en détruisant un grand nombre de sangliers et de cerfs. Il est vrai que cet auxiliaire, fait parfois payer, bien cher ses bons offices. Tôt ou tard vient un jour où le tigre, au lieu de se nourrir exclusivement du gros gibier

qui détruisait les récoltes, se met à faire la chasse à l'homme.

Une fois qu'il a goûté à la chair humaine, dit la *Modern Review*, le tigre ne peut plus souffrir d'autre nourriture. Dans le sud de l'Inde, un de ces mangeurs d'hommes a dévoré deux cents personnes, et un autre dans l'Himalaya plus de trois cents.

Comment s'opère ce changement d'habitudes ? La question est trop controversée, les uns prétendent que le tigre devenu vieux, n'ayant plus l'agilité nécessaire pour prendre des cerfs à la course, attaque des êtres humains qui ne peuvent pas s'enfuir avec autant de rapidité ; d'autres attribuent le goût de la chair humaine à un certain nombre de tigresses de petite taille d'une férocité exceptionnelle ; d'autres, enfin, soutiennent que pendant les périodes d'extrême sécheresse le tigre, obligé de s'avancer de plus en plus dans la plaine afin d'y trouver de l'eau, devient infiniment plus dangereux pour les hommes parce qu'il est affaibli par la faim. C'est alors seulement que les habitants des campagnes s'émeuvent, il est trop tard.

G. Labadie-Lagrave.

## LE LIVRE DU JOUR

## Souvenirs des Cent-Jours et de la Restauration

D'abord officier, puis diplomate, le chevalier de Cussy, auteur estimé de plusieurs ouvrages sur les questions consulaires et maritimes, avait écrit ses souvenirs qui s'étendaient de la fin du premier Empire au début du second. La librairie Plon publie ce journal vivant et sincère, dont voici un court extrait.

Les Duras étaient très fidèles aux réunions de l'hôtel Gramont. Le duc, premier gentilhomme de la chambre du Roi et résidant aux Tuileries, se serait fait scrupule d'y donner des fêtes ; mais, allant volontiers chez les autres et aimant la société, il obtint bientôt, comme les Gramont, l'autorisation d'occuper un hôtel en dehors des Tuileries, rue de Grenelle, tout près de la demeure de Mme de Staël. Alors il y reçut beaucoup et son salon est aujourd'hui le salon le plus à la mode de Paris. Mme de Duras, qui devait être alors âgée de trente-quatre à trente-cinq ans et qui n'en paraissait pas trente, était jolie, simple et aimable. Fille du comte de Kersaint, un des meilleurs officiers de la marine de Louis XVI, qui porta sa tête sur l'échafaud à la fin de 1794, Mme de Duras n'en veut pas à tout le monde de ce malheur de famille, comme la duchesse d'Angoulême.

Je vis et considérai à distance respectueuse la très belle Mme Récamier, alors la personne la plus célèbre de Paris. Elle était entourée d'un cercle de fidèles, parmi lesquels le duc Mathieu de Montmorency, qui la mangeait de yeux sans toutefois se départir de son air guindé habituel. Rien de ce qu'on m'avait dit de la beauté de Mme Récamier ne me parut exagéré. On dit qu'elle est et à toujours été vertueuse et que ses amitiés avec les hommes n'ont rien de passionnel ; on dit même qu'elle est intacte ; quoique mariée, ce que le marquis de Bonnay

attribuait à un vice de conformation. Au sujet de l'intimité de la reine Hortense et de Mme Récamier, Mme Elisa de Courtenay m'a raconté des faits d'un sentiment d'infamie un peu ridicule. En 1813, se trouvant en même temps à Rome, ces deux jeunes femmes se promenaient ensemble, la nuit, dans les ruines, arpentant la voie Appienne et poussaient parfois leurs pas jusqu'au tombeau de Cecilia Metella ou au lieu du supplice de saint Paul. Il arriva qu'une fois les promeneuses nocturnes furent poursuivies et jointes par des rôdeurs qui leur réclamèrent bourses et bijoux. A demi mortes de frayeur, les jeunes femmes se laissèrent dépouiller, quand le chef de la bande, séduit par la beauté de ses victimes, arrêta tout à coup ses hommes. Il fit restituer les objets dérobés, en exigeant toutefois le salaire d'un baiser pour lui et chacun de ses acolytes.

Je me souviens qu'en 1821, pendant le séjour de M. de Chateaubriand à l'ambassade de Berlin, mon collègue Flavius et moi nous causâmes un jour de cette aventure. Le récit nous divertissait tellement que nous n'entendîmes pas s'ouvrir la porte qui faisait communiquer la pièce où nous nous tenions avec le cabinet de notre chef et, subitement, nous fûmes cloués sur place par l'apostrophe de M. de Chateaubriand : « Eh ! messieurs les jeunes gens, s'écriait-il, indigné, ce ne sont, en effet, que des voleurs qui peuvent se vanter d'avoir embrassé Mme Récamier. »

Quand, en 1814, je rencontrai chez le duc de Gramont Mme de Duras et Récamier, je ne pouvais, certes, me douter que je voyais réunies dans le même salon les deux femmes qui devaient avoir le plus d'influence sur M. de Chateaubriand, cet homme, alors un inconnu pour moi, et auquel je me suis tant attaché par la suite.

Dans son enthousiasme pour Mme Récamier, le duc de Guiche voulait faire partager son culte à tout le monde. Lors de cette fameuse soirée, il m'avait pris le bras et mené vers son idole, mais m'écrivait Mme Récamier était la reine de Paris, moi je n'étais qu'un pauvre garde du corps ; quel agrément cette banalité d'une présentation cérémonieuse eût-elle pu procurer à chacun de nous ? Je préférai admirer à loisir toutes les blanches épaules, toutes les jeunes gorges qui, profitant de la mode, sortaient des corsages ébranchés très bas et s'offraient triomphalement aux regards, ce qui était un fort agréable spectacle pour les hommes de mon âge. Je me souviens qu'en 1820, à mon passage à Paris, M. Dupont, notre médecin de la compagnie Gramont, me dit que le culte du duc de Guiche pour Mme Récamier avait pris fin et que le duc s'occupait alors de beautés moins irréductibles.

Mon vieil ami, le chevalier de Saint-Projet, habitait rue Saint-Honoré. L'une des premières visites qu'il me fit, fut, après mon incorporation aux gardes du corps, fut celle d'un de ses proches voisins, le vieux et célèbre chevalier de Boufflers. En entendant énoncer ma qualité de garde du corps de la compagnie Gramont, M. de Boufflers me demanda brusquement des nouvelles d'un des lieutenants de cette compagnie, le marquis de Bonnay, en ce moment ministre du Roi à Copenhague. Le chevalier de Boufflers m'entonna les louanges du marquis de Bonnay avec qui, disait-il, il avait

fait autrefois « de bonnes parties ». Ne connaissant point alors le marquis de Bonnay, j'écoutais ces éloges plutôt par déférence pour l'homme célèbre qui me parlait. Quand il eut terminé son dithyrambe, le chevalier de Boufflers ajouta que ma figure lui plaisait et que, dès le lendemain, il allait me recommander chaudement au marquis de Bonnay. Ce n'étaient pas des paroles en l'air ; le chevalier de Boufflers écrivit, en effet, à mon sujet, et ce vieillard à bien été pour quelque chose dans mon entrée dans la carrière diplomatique. J'entendis ce vieux coupleur de femmes, à propos de signatures, raconter devant un auditoire où se trouvaient plusieurs très jeunes femmes, certaines de ses bonnes fortunes, puis réciter de sa voix cassée quelques-unes de ses compositions, dont le *Rêve* et les *Âges de l'homme et de la femme*, poésies infiniment spirituelles mais fort légères, et mêmes licencieuses, la dernière surtout. J'en étais gêné pour Mme de Brantion, de Brenachville, de Chédeville et autres dont les visages de vierge continuaient à sourire. Aux remarques timides que je fis au grave M. de Saint-Projet, cet excellent homme me répondit : « Mon cher chevalier, ma fille, — Mme de Chédeville — et ces autres jeunes personnes sont mariées. Et puis, M. de Boufflers raconte ses polissonneries avec tant de finesse qu'une petite femme ne pourrait s'offusquer. » Je revis deux ou trois fois encore le vieux chevalier dans cette année 1814, et chaque fois, ému par la présence de jeunes et jolies femmes, il se plaisait à raconter l'histoire de ses galantes aventures. A quelque temps de là il mourut, sans que cet événement fit beaucoup de bruit. Plus loin, à propos de Mme de Crayen ou du marquis de Bonnay, je parlai encore du chevalier de Boufflers.

Entre mes occupations à l'état-major, le monde, le théâtre et mes amis, ma vie s'écoula donc douce et sans souci, quand, tout à coup, le 5 mars, on annonça le débarquement de l'Empereur. D'abord, dans l'entourage du Roi, on fit contre fortune bon cœur, on plaisança de « cette ridicule équipée ». Mais bientôt il fallut se rendre à l'évidence ; la marche de l'Empereur était une marche triomphale qui le conduisit en deux semaines aux portes de Paris. Les défections dans l'armée étaient de plus en plus nombreuses ; on jugea la résistance vaine et tout s'apprêta dans la maison militaire pour le départ de la famille royale. Le 18, les fourgons de la suite chargèrent nos bagages et la cour partit le 19 au soir.

Ce soir-là, M. de Saint-Projet, Delbosc d'Auzon, moi et deux ou trois autres personnes, nous étions réunis chez le duc de Gramont, réglant la comptabilité et d'autres points de service, quand le duc d'Havre entra en coup de vent et parla bas à notre capitaine. Celui-ci écrivit de la nouvelle du départ du Roi que vient de lui communiquer le duc d'Havre, s'élança hors de l'appartement, sans épee, sans chapeau, sans nous dire un mot, laissant entre nos mains tous les papiers — qui, grâce à Dieu, étaient tous fort en règle, vus et signés par lui — et tout l'argent qu'il devait emporter à l'usage de sa compagnie. Il fallut rassembler tout ce qui était dispersé et transporter l'argent et les papiers chez M. de Saint-Projet au milieu de la nuit.

Puis Delbosc d'Auzon et moi, ayant inutilement cherché un cabriolet, nous nous mîmes bravement en route à pied, sans passer par chez nous, dans l'espérance d'atteindre notre compagnie ou quelque fourgon de suite à Saint-Denis. Nous y arrivâmes épuisés à cinq heures du matin, mais nous ne trouvâmes plus personne.

Nous entrâmes chez un voiturier, aucun véhicule de disponible. En ce moment descendait de cheval à la porte de son écurie le voiturier lui-même. Delbosc d'Auzon me poussa le coude en disant :

« Voilà un moyen pour un de nous. Tirons au sort à qui continuera la route. L'autre retournera à Paris, près du chevalier de Saint-Projet, où il sera plus utile au Roi qu'en errant sur les chemins. » Il jeta en l'air une pièce de monnaie ; le sort le désigna ; c'était heureux, car j'étais sans argent, et même sans uniforme. Le voiturier maugréa pour vendre son bidet, qui lui laissa finalement contre quarante louis. Le tout : rosse, selle et bride, en valait bien quinze. Delbosc d'Auzon enfourcha sa monture et s'éloigna en me criant : « A bientôt ! », à quoi je répondis : « Bon voyage et vive le Roi ! » — « Eh non ! vive l'Empereur ! » me hurla aussitôt au nez le voiturier, en ricanant et en faisant sauter d'une main dans l'autre les quarante napoléons de mon camarade. « Allons, blanc-bec ! ajouta cet homme, viens trinquer avec moi à la santé de l'Empereur et à la mort des Bourbons et de ses gardes... » Dans le fond de mon cœur, j'avais toujours conservé un faible pour le grand Empereur, dont j'avais subi le prestige pendant ma courte campagne de France. Mais, de voir, au moment du malheur, bafouer ainsi par cet homme grossier et vénal le Roi que je servais et le corps auquel j'appartenais, cela me révolta. Je me figurai être reporté un quart de siècle en arrière, à Varennes, et avoir devant moi Drouot. Oubliant ma fatigue, et sans réfléchir que ce colosse dans la force de l'âge devait fatalement me terrasser, je m'élançai vers lui, le sautant et bondissant sur le voiturier, le soufflant en criant : « Canaille ! demande pardon et crève ! vivent le Roi et ses gardes du corps ! » L'homme glissa dans une flaque d'eau et s'abattit lourdement. Au bruit de la lutte, les domestiques sortirent de la maison du voiturier. Je crus qu'ils allaient me faire un mauvais parti, mais ils me tranquilliserent fort en me disant : « Laissez votre maître maintenant ; la correction est bonne. » Le gourdin au poing, je repris alors la route de Paris où, vers dix heures, j'arrivai exténué, rue Saint-Honoré, à la porte du chevalier de Saint-Projet, que je trouvai fort inquiet sur mon compte.

Le soir même de mon retour à Paris, le chevalier de Saint-Projet, son gendre Chédeville et moi nous sortîmes pour aller aux nouvelles. On attendait Napoléon d'un moment à l'autre. Il nous fallut suivre M. de Saint-Projet qui, malgré nos observations, venait d'entrer sans hésiter aux Tuileries. Nous pénétrâmes à l'intérieur du château où l'on voyait circuler, revêtus de la livrée impériale, les mêmes valets qui, la veille encore, portaient la livrée royale. L'obscurité était venue quand nous débouchâmes des Tuileries par la porte du pavillon de Flore. Vers neuf heures Napoléon arriva, et je le devinai dans sa

berline qui, encadrée par une haie mobile de cavaliers, pénétra dans les Tuileries par cette même porte du pavillon de Flore. Quelques cris isolés de : « Vive l'Empereur ! » mais pas d'acclamations spontanées. Cette arrivée nocturne était lugubre et annonçait à la foule des tueries prochaines.

Pendant une semaine je travaillai rue Saint-Honoré avec Chédeville et M. de Saint-Projet pour terminer la classification des papiers et mettre en ordre les comptes de notre compagnie. Le chevalier de Saint-Projet hésitait sur la façon de faire parvenir au duc de Gramont les fonds disponibles. C'est alors que je lui racontai ce qui m'était arrivé quelques jours auparavant. En sortant de mon appartement de la rue Montmartre, j'avais été accosté par Ceminato, homme d'origine piémontaise, mais de cœur tout français, qui, après avoir fait dans nos rangs les deux dernières campagnes puis avoir été valet de chambre de mon père, était entré, un peu grâce à moi, dans la police.

— Au moins, avais-je dit à Ceminato, j'aurai, je l'espère, quelque un pour m'avertir quand le moment sera venu de me cacher.

— Mais, monsieur le chevalier, vous n'aurez nullement besoin de vous cacher. M. le duc d'Orléans ne voudra certainement inquiéter personne, les gardes du corps moins que personne.

Je ne connaissais Fouché que de réputation. C'était pour moi un homme bon à toutes les besognes sous tous les gouvernements, un parjure, un monstre.

— Fouché, Fouché, voilà mon moyen ! nous dit M. de Saint-Projet. Et plusieurs jours après mon chef m'apprit que, par l'entremise de Fouché, les fonds et les papiers de notre compagnie étaient fidèlement parvenus au duc de Gramont. J'étais ainsi informé de cette chose stupéfiante, que le ministre de la police impériale était en correspondance avec l'entourage de Louis XVIII !

Ce Fouché était l'incarnation de la duplicité. Ayant beaucoup à se faire pardonner, il se ménageait des attaches dans tous les camps. A son sujet, M. de Vitrolles me disait dernièrement (1824) qu'il avait lui-même une reconnaissance particulière pour Fouché. Dès le retour de Napoléon, M. de Vitrolles avait été enfermé à l'Abbaye et le ministre de la police avait reçu l'ordre formel de l'Empereur de faire fusiller cet ardent royaliste. Mais le duc d'Orléans, ce vieux renard rompu à toutes les ruses, trouva les choses en longueur et, à la nouvelle de Waterloo, il faisait élargir le prisonnier. Je tiens de M. le vicomte de Chateaubriand, qu'étant à Gand au mois de mai 1815, il vit entrer chez lui Mme de Vitrolles qui ne connaissait pas, munie d'un sauf-conduit, et d'une lettre de recommandation du duc d'Orléans. Le comte d'Artois reçut fort bien l'envoyée de Fouché.

Durant les Cent-Jours, nous ne fûmes nullement inquiétés. Le duc d'Orléans avait averti le chevalier de Saint-Projet que nous pouvions vivre tranquillement et circuler à notre convenance, nous recommandant d'éviter certains locaux fréquentés par les officiers en demi-solde, tels que ce café Montausier, rendez-vous des vieux serviteurs de l'Empire et aussi d'un tas d'énergumènes sans opinions certaines.

Chevalier de Cussy.

## Au Grand-Théâtre de Lyon :

# LA GLANEUSE

Drame lyrique en trois actes de Arthur Bernède et P. de Choudens

## MUSIQUE DE FELIX FOURDRAIN

Air chanté par M<sup>me</sup> Claessens

CHANT

Le temps n'a donc pas éteint votre haine ? Vous êtes donc toujours sans pitié ?

PIANO

Très expressif. Rit. a Tempo. (s'approchant de Didier, suppliante)

J'ai tant souffert... J'ai tant pleuré. Assez animé. Le pardon n'est-il

pas la puissance des forts ? Ja, mais votre cœur pour moi n'avait battu...

Rappelez-vous... je n'étais que servante au logis. Vous ne me laissez que le lot des peines... Ja

Assez animé. Très expressif. Poco accel.

mais un mot d'amour ja, mais un long baiser qui fait oublier

Copyright 1909, by Choudens éditeur.

En animant de plus en plus.

tout ! Jamais une parole qui reconforte et qui console. Plus animé.

Ped. (Sourdement) A l'ors, un jour, après avoir lutté long, temps, long

Très rall. Lentement. (Avec une grande foi) Plus soutenu. j'ai succombé. Et là-haut toi qui nous juges ! Dieu mon maître di.

Plus animé. vin mon sauveur, mon refuge, toi qui fis d'un rocher sur gir une onde

En retenant. Poco allarg. Rit. pu re, de son cœur de granit, fais jallir le par don.